DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

10 MARS 1966
NUMERO 392
0,50 F LE NUMERO
38e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE NOUVEL AGE

Grâce aux découvertes scientifiques, physiques, chimiques, mécaniques, aux sources d'énergie de plus en plus nombreuses, les moyens de production se sont multipliés. Nous sommes entrés dans un nouvel âge : l'âge de l'automation et de la cybernétique, c'est-à-dire que la production des calculs et d'un nombre déterminé d'objets, demande, aujourd'hui, moins de temps et moins de main-d'œuvre.

La « valeur-travail », en se déplaçant de l'homme sur la machine ou le complexe industriel, voit son taux baisser, et, par conséquent, le prix de revient.

La production des machines supprime une grande partie de la main-d'œuvre. L'énorme plus-value réalisée par cette automation n'étant pas distribuée en salaires, la somme totale du pouvoir d'achat distribué par les entreprises baisse avec l'accroissement de la productivité, avec les progrès de l'automation !

Le chômage technologique consécutif à l'accroissement de la productivité, au remplacement de la main-d'œuvre par la machine, pourrait être la source d'un grand bien-être si les profits résultant du travail automatique étaient rationellement distribués aux travailleurs inactifs et aux retraités...

Il n'est, ni dans la volonté, ni dans l'esprit, ni dans les plans des tenants du profit, de sacrifier leurs dividendes à la satisfaction générale des besoins.

Si l'avenir est imprévisible, nous savons, dès aujourd'hui, que les forces économiques évolueront toujours plus vite vers une automatisation de tous les moyens de production.

C'est le cours normal du progrès. Il n'est pas question de l'interrompre, mais de le soumettre à l'organisation complète et humaine de tous les travailleurs et consommateurs associés sur un plan d'égalité économique et social.

Les Américains ont créé un immense service ou laboratoire technologique, où les plus grands spécialistes de la science et de l'industrie travaillent à découvrir l'orientation générale des forces économiques et des techniques de productivité.

A travers leurs travaux, ils ont calculé que dans les vingt ans à venir « si rien du côté des hommes n'intervient pour ralentir le progrès ou lui donner une orientation nouvelle », on prévoit :

Que la calculatrice électronique sera la reine.

Que des automatismes industriels rendront les efforts humains de moins en moins nécessaires.

Que ces efforts seron diminués de 25 %, c'est-à-dire d'un quart des effectifs actuels.

Que, avec la complicité de la main-d'œuvre industrielle, on produira des produits chimiques permettant des guerres anesthésiantes, paralysant les hommes et les techniques militaires.

Les Etats encourageront l'industrie des transports sidéraux qui deviendront d'une grande facilité, justifiant ainsi le maintien de l'austérité dans le présent pour assurer l'impérialisme de la Terre dans l'univers.

Le radar deviendra d'un usage individuel très courant, utilisable pour des actions utiles et de loisir.

Mais... en attendant cette mise en subordination chimique ou biologique qui peut être entravée à chaque instant par les appétis du profit et la fragilité des perspectives dans un monde engorgé par la productivité, que faisons-nous ?

Que deviendront les travailleurs soumis à des régimes d'austérité et de privations dans un monde engorgé par la productivité ?

Si le droit au travail ne peut s'exercer que par diminution de sa durée, si, d'autre part, cette diminution du temps de travail provoque la dégradation du profit, ce dernier se refusera certainement à prendre en charge la satisfaction générale des besoins, laissant toute cette charge à l'Etat, c'est-à-dire à charge par ce monstre de récupérer les frais de chômage sur la consommation des travailleurs...

C'est d'ailleurs déjà fait (avril 1965) : le gouvernement vient de dégrever les dividendes de 50 % de leurs impositions !

Et quel est donc le service de sécurité sociale qui pourrait se substituer à l'irresponsabilité des entreprises ?

Si la sécurité sociale ne recueille pas les bénéfices de l'automation, ou trouvera-t-elle le pouvoir d'achat à distribuer aux travailleurs inemployés ?

Quand le monde solvable sera saturé, les marchés mondiaux ferm s à la concurrence et à la compétition ; quand sonnera l'heure de la mévente dans un monde réduit à la pauvreté parce que gorgé de richesses et de moyens de production ; quand les masses populaires seront livrées à des loisirs inconsommables par manque de pouvoir d'achat, que feront les travailleurs ?

En face de ces problèmes qui se posent dès aujourd'hui, que font les syndicats ?

Au cours de cette évolution dont ils ne comprennent ni le sens, ni les battements, les syndicats continuent, dans la médiocrité de leur pensée, dans la faiblesse de leur audace, à tenir les mêmes propos qu'il y a 50 ans, à rechercher des réformes que le progrès a dépassées...

Ils recherchent des moyens d'action contre une évolution irréductible, fructueuse, si on veut et sait la dominer, catasrophique à court terme si l'on attend du profit qu'il laisse à la gratuité les services de distribution qu'il n'est pas dans sa nature de reconnaitre et d'utiliser.

Le problème posé à l'humanité tout entière est pourtant celui-ci :

Etant donné les moyens de production actuels et possibles, la machine remplaçant le travail humain, est-il rationnel, logique et humain de ne pas satisfaire les besoins en les privant des productions des machines et des bénéfices du progrès ?

Le profit, qui a été le moteur de l'activité sociale, étant devenu le seul obstacle à la distribution de l'abondance, les travailleurs, diminués dans leur rôle créateur, ont-ils le droit de s'emparer des machines et d'en faire les esclaves de leur devenir ?

Tel est le problème posé aux travailleurs par les victoires du progrès. La productivité est capable d'assurer la sécurité totale des travailleurs s'ils deviennent les maitres des machines, les conducteurs de l'automation.

Et si les syndicalistes réformistes ou pro-étatistes s'efforcent de s'intégrer dans les systèmes capitalistes, c'est que, toute honte bue, leurs fonctionnaires, leurs bureaucrates trouvent davantage d'intérêt personnel à servir les maitres que de fierté et de joie à conduire les travailleurs à la conquête de l'automation par l'abolition des « prix, salaires et profits ».

En ce monde du travail, où les esprits désorientés par les politiques ne savent plus discerner la voie de leur libération, nous avons cru nécessaire d'apporter à tous nos camarades les suggestions d'un syndicalisme révolutionnaire et libertaire qui colle à l'évolution pour en dominer les arbitraires, lui arracher les conquêtes des siècles et en faire la jouissance des vivants.

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organe de lutte.

A l abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion social » proclamée.

∴

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

Contre l'intégration des syndicats au système capitaliste; pour la construction d'un syndicalisme authentiquement révolutionnaire fer de lance du prolétariat en lutte pour l'émancipation totale et définitive, rejoignez les

Jeunesses syndicalistes révolutionnaires-C.N.T.

Ecrivez : J. S. R. - C. N. T.
39, rue de la Tour-d'Auvergne.
Paris (IX^e).

Boycottage des Syndicats réformistes
« GREVE SAUVAGE »

A l'heure où les syndicats ne sont plus que des courroies de transmission du régime d'Etat bourgeois et capitaliste, dont le but est de saboter les grèves qui pourraient déborder et aboutir à des victoires pour les travailleurs, nous pouvons dire que dans un proche avenir les syndicats vont être intégrés totalement au système bourgeois, et après tout ce n'est nullement un mal, car cela clarifiera les choses : d. sertion et sabotage des syndicats officiels. Face à cette situation les travailleurs devront organiser leur propre force et rejoindre l'anarcho-syndicalisme de la C.N.T., cette organisation qui — nous devons le proclamer avec force et sans sectarisme — est l'embryon de la lutte future et sans équivoque des travailleurs. Chaque syndicat est libre d'organiser sa lutte propre en s'efforçant de l'étendre dans tous les secteurs et aussi d'être solidaire avec les secteurs où la grève est importante.

Nous ne voulons plus de bureaucraties syndicales pouvant négocier avec les patrons. Les ouvriers, en organisant eux-mêmes la grève avec « piquets », « occupations d'usines », « caisses de solidarité », n'auront plus à craindre des syndicats traitres. Un avenir meilleur pourra être envisagé, les travailleurs reprendront confiance en eux-mêmes et, pour éviter tout échec, à l'avenir on boycottera tous les politiciens de droite et de gauche.

Nous balaierons aussi les faux anarcho-syndicalistes qui se fourvoient dans les centrales réformistes et qui cautionnent le libéralisme économique. Dans ces centrales, sous une phraséologie révolutionnaire, les anarcho-syndicalistes de salon sont des bouffeurs de rateliers ; le vrai anarcho-syndicaliste lutte et ne craint pas les coups que le sort lui réserve, il sait rester avec le peuple, il ne guigne pas des fromages, il garde les mains propres. Il y a aussi ceux qui veulent la création « d'un parti révolutionnaire », ceux-là sont les ennemis des travailleurs. Sous le couvert d'un activisme à tout crin qui, dans l'immédiat, a des apparences révolutionnaires de véritable syndicalisme, ils peuvent devenir dangereux si les travailleurs se laissent prendre à leur démagogie. Dans un embryon de parti, même avec un écran de « libres discussions », toute liberté véritable est étouffée, une discipline de fer est établie, l'individu est broyé dans un étau, le sectarisme marxiste étant de rigueur. Nous n'oublierons jamais le bourreau de Cronstadt, « massacreur d'ouvriers ». Faire confiance aux mangeurs de pouvoir, c'est mourir.

Face aux ennemis de tous bords, une seule force : l'anarcho-syndicalisme de la C.N.T.

Ne perdons plus un seul instant ; organisons-nous d'une façon efficace ; créons des liaisons effectives directes entre les travailleurs ; renseignons-nous de ce qui se passe dans nos milieux de travail (envoyons toute documentation et tous articles à la rédaction du *Combat syndicaliste*) ; dénonçons les trahisons par les syndicats réformistes de nos propositions revendicatives ; organisons l'éducation anarcho-syndicaliste ; proposons la gestion ouvrière des entreprises et de la société par les travailleurs eux-mêmes.

Nous devons être des démolisseurs et des bâtisseurs pour assurer un avenir meilleur et contrecarrer les faiseurs de fascisme et de guerre.

ETNAIEV

LE CARNET D'ESOPE

LE NEGOCE

Le gouvernement des Etats-Unis a entrepris l'offensive de paix. Cette fois-ci, c'est à l'O.N.U. que l'offensive se déclenche.

Les gouvernants américains pour prouver qu'ils désirent la paix ont intensifié les bombardements au Vietnam.

Comment pourraient-ils négocier une paix sans, au préalable, faire une guerre ?

On commence par massacrer tout un peuple et ensuite on demande à ce peuple s'il aimerait négocier.

Les magnats américains veulent commercialiser avec la paix. Les affaires sont les affaires.

Est-ce une faute si les Vietnamiens sont contre la spéculation ?

Il serait bon de savoir ce qu'en pensent les syndicats américains.

Lu dans *la Volonté du commerce et de l'industrie* de janvier 1966 :

LIBERTE SURVEILLEE

« Les négociants en vins et spiritueux se montrent très épris de la plus grande liberté du commerce sous réserve qu'elle soit suffisamment surveillée. »

De *l'Echo régional*, du 13-1-1966 :

L'année 1964 a été l'année des hausses les plus spectaculaires ; les frais d'hospitalisation ont augmenté de 21,2 pour cent, les frais médicaux, de 19,5 pour cent et la pharmacie, de 15,7 pour cent.

Pardonnez-nous nos offenses...

La revue « Censure » critique l'usage excessif que les pouvoirs de coercition du régime gaulliste font de la notion d'offense au chef de l'Etat. est intéressant de prendre conn ..sance des détails fournis par l'étude publiée.

La loi applicable date de 1881 et fait partie de cet ensemble de mesures prises par le gouvernement dans une période historique donnée et qui ne correspondent plus par la suite aux réalités sociales et politiques. L'astuce gouvernementale consiste à faire voter des lois draconiennes (comme l'ensemble des « lois scélérates ») dans un moment d'agitation sociale qui permet qu'une majorité bourgeoise ou réformiste, apeurée, apporte ses suffrages. Par la suite, et bien que les conditions ne justifient plus les mesures prises, ces dernières demeurent en vigueur et permettent aux dirigeants, en toutes circonstances, de maintenir l'appareil destiné à museler l'expression oppositionnelle. Il est étrange qu'aucun groupe parlementaire à tendance « socialisante » ne se soit jusqu'à présent préoccupé d'abolir un certain nombre de lois votées il y a cent ans et qui constituent une atteinte au droit d'expression et à la liberté de pensée et d'écrire.

En ce qui concerne la notion d' « offense au chef de l'Etat », elle peut s'exprimer par les moyens les plus divers, selon la loi : discours, cris ou menaces, écrits, imprimés, placards ou affiches. Comme dans toutes les lois « scélérates » la notion du délit est infiniment extensible, ce qui laisse toute latitude à l'appareil judiciaire répressif pour fonder son intervention et les sanctions prises.

Quant aux peines (trois mois à un an d'emprisonnement sans parler des amendes), elles apparaissent sans rapport avec le délit reproché.

On constatera le zèle du régime gaulliste : pour neuf condamnations en quatre-vingt-deux ans (troisième et quatrième Républiques), il y en aurait eu *plus de trois cents* depuis 1958.

Notre chef d'Etat souffrirait-il donc d'un complexe ?

L'institution du délit d'offense au chef de l'Etat répondait « au souci de sauvegarder la dignité de la *fonction* du chef de l'Etat, fonction éminemment représentative mais irresponsable », nous dit-on.

Or, la cour de cassation a estimé, récemment, que l'imputation diffamatoire pourrait être reconnue tant dans l'exercice de la magistrature de l'Etat que dans « la vie privée du président de la République ».

La contradiction n'échappera à personne. Elle s'exprime dans le fait que « la simple relation d'un fait historique peut revêtir un caractère offensant dès lors qu'elle contredit l'histoire officielle ». En fait, c'est la libre critique elle-même qu'on interdit dans le cadre d'un régime prétendu « démocratique ».

Le refus des organes de coercition néo-bourgeois d'établir une distinction entre la *fonction* exercée par le chef de l'Etat et ce qui touche à sa *vie privée* laisse assez voir qu'ils identifient l'individu et sa fonction et soulignent le caractère *dictatorial* du régime.

En réalité, le capitalisme tient à sauvegarder les superstructures politiques qui assurent sa domination et, à partir du « culte de la personnalité », affirme l'immuabilité des principes d'*autorité* et de *hiérarchie*, inséparables d'une économie de profits individuels.

D'un côté, liberté pour les capitalistes d'exploiter les classes laborieuses en vue de la réalisation de profits et sans tenir compte des nécessités de la consommation collective. De l'autre, un appareil étatique puissant fondé sur le principe d'autorité et susceptible de maintenir, par tous les moyens coercitifs, la hiérarchie des classes.

Nous réclamons tout le contraire, c'est-à-dire la liberté totale d'expression pour les individus et l'égalité en ce qui concerne les moyens de cette expression d'une part ; orientation de l'économie vers la satisfaction des besoins réels selon les possibilités de la production, par l'*abolition de la propriété privée* et la *collectivisation intégrale des moyens de production*, d'autre part.

Dans une telle organisation sociale, axée sur le fédéralisme et l'autogestion, l'Etat centraliste, dont le rôle se résume à être le policier du capitalisme, doit faire place à un simple organisme de coordination n'ayant aucun pouvoir politique.

La société de demain, le collectivisme anarchiste, balayera l'Etat néo-capitaliste... et son chef avec.

CRIXUS

L'HUMOUR EN VRAC

TRENTE ANS CHEZ LES FOUS

Un homme, un Argentin, Alejandre Novse, vient de passer trente ans dans un asile de fous. Faut-il donner raison au gouvernement argentin quand on connait le motif de cet internement ? Cet homme, figurez-vous, était anarchiste ; comme tous les anarchistes du monde il osait critiquer les faits et méfaits de son gouvernement. Il disait que les frontières son inutiles, inutiles les armées, les drapeaux, la hiérarchie salariale. Comment le faire taire ? Le mettre en prison ? Il risquait de contaminer les autres prisonniers : ne parlons pas des gardiens, ils sont trop obtus pour comprendre quoi que se soit. Alors ? Une seule solution : l'asile psychiatrique, c'est ce qui fut fait. Espérons que cet exemple fera tache d'huile, bien que la grande masse devienne de plus en plus imperméable à tout ce qui touche la liberté de l'individu.

SIX MOIS DE PRISON. PAS ASSEZ

Dans une ville sud-africaine, Bloemfontein, une Blanche vient d'accoucher d'un enfant noir ; l'infirmière de la clinique d'accouchement, ayant des doutes sur la race du nouveau-né, alerta le ministère de l'Intérieur qui traduisit la jeune femme en correctionnelle. Résultat : six mois de prisons ; motif : a violé la loi qui interdit tout rapport sexuel avec un Noir. Cela est, à mon humble avis, insuffisant, il faut être plus sévère, c'est-à-dire supprimer l'enfant, stériliser la jeune femme et, dans le cas présent, décorer du mérite civique l'infirmière.

Il y aura, paraît-il, beaucoup d'appelés et peu d'élus au paradis. Et les salauds, où iront-ils ? Il faudra un endroit très important, car, hélas ! ils sont légions.

CROITRE ET MULTIPLIER

Il naît deux fois plus d'êtres humains qu'il n'en meurt. La population, qui est présentement de trois milliards, sera de sept milliards en l'an 2000. Lapinisme ou, tout simplement, baisse de la mortalité ? Avant guerre, le taux de mortalité pour mille nouveau-nés était de vingt-six ; actuellement il est de quinze pour mille et bientôt il sera de dix pour mille. En 1965 il y a eu, dans le monde, 125 millions de naissances et 60 millions de décès. Quand les pays sous-développés auront les moyens médicaux des pays européens, le taux de naissance sera encore plus important par rapport à celui de mortalité. Que conclure ? Si le monde reste tel qu'il est actuellement concernant la démographie, la misère régnera sous peu dans le monde. A moins que la sagesse humaine ou une petite bombe atomique ne rétablissent la situation.

LA SURVIE

De La Seyne à Port-de-Bouc, en passant par La Ciotat, c'est dans un climat orageux et angoissant que des milliers de manifestants réclament leur droit à la vie.

Il n'est même plus question de problèmes ouvriers, car c'est toute une population qui s'inquiète sur son avenir. Les commerçants et certains industriels se sont associés à ce cri d'alarme ; quant à la presse locale l'un de nos correspondants nous dit : *Il y en a tous les jours deux pages sans que cela nous apporte une solution.*

C'est vrai qu'il est difficile de s'y retrouver dans tout ce qui se dit et qui s'écrit autour du marasme des Forges et Chantiers de la Méditerranée. On a pu lire en gros titres : « Les manifestations pour la survie se poursuivent », « Première semaine de 40 heures et croisée des Chemins pour le personnel des F.C.M. », « La crise des F.C.M. Un conseil interministériel décide : aide immédiate », « Vives protestations des salariés à l'annonce de la dissolution des chantiers navals de Port-de-Bouc ».

La confusion est telle que certains se demandent même s'il existe une solution. Considérant que la solution existe, il est de notre devoir de dissiper la confusion et de situer le problème avec objectivité.

En premier lieu, nous devons condamner le comportement de ceux qui tout en s'érigeant en défenseurs des droits des travailleurs des F.C.M., déplorent que la semaine de travail soit portée à 40 heures. Bien sûr, le pouvoir d'achat des travailleurs conditionne les profits de tout le commerce local (il paraît qu'en ce moment ils sont en baisse de 20 %), mais, et nous l'avons répété de nombreuses fois, les heures supplémentaires ne peuvent rien résoudre. Ce qu'il faut, c'est un droit identique pour tous à la vie et que tous ceux qui sont physiquement aptes à travailler occupent leur place dans la vie économique du pays... Mais comment y parvenir ?

Certainement pas en attendant le salut du patronat ou de l'Etat.

Le patronat ?... Voici ce qu'a dit la direction des F.C.M. à ses ouvriers pour les consoler : *Les solutions à nos problèmes ne peuvent être immédiates. Sachons laisser un temps raisonnable aux responsables pour les mettre en place.*

Les officiels ?... La déclaration de M. Bourges disait en gros ceci : *Il faut attendre, en ce qui concerne les F.C.M. les résultats des discussions en cours pour pouvoir faire les moindres prévisions.*

Depuis les travailleurs attendent toujours la solution de leur problème et la fin de leurs inquiétudes ; mais on cherche à les avoir par l'usure.

Et cette usure viendra si nous n'en revenons pas aux sources du syndicalisme et aux conceptions des bourses du travail de F. Pelloutier ; de ces bourses du travail qui : *Convaincues qu'au mal social les institutions ont plus de part que les hommes, en accumulant les fautes des générations...*

... réclament la réduction de la durée de travail, la fixation d'un minimum de salaire, le respect du droit de résistance à l'exploitation patronale, la concession gratuite des choses indispensables à l'existence : pain, logement, instruction, remèdes ; (...) s'efforceront de soustaire leurs membres aux angoisses du chômage...

... Le jour où le prolétariat aura constitué une gigantesque association, conscient de ses intérêts et du moyen d'en assurer le triomphe, ce jour-là, il n'y aura plus de capital, plus de misère, plus de classes, plus de haines. La révolution sociale sera accomplie.

Mais peut-on dire que les travailleurs soient disposés à constituer cette gigantesque association ? Ils l'auraient démontré en se solidarisant de façon plus effective avec les victimes des look-out des Chantiers Navals. S'ils ne l'ont pas fait, les syndicats « traditionnels » y sont pour quelque chose...

J. SORIANO

LIBERTE D'EXPRESSION

Deux hommes en Russie viennent d'être condamnés à la prison. En France, un autre est frappé de sanction disciplinaire. Un peu partout dans le monde d'autres hommes sont en butte aux s vices de la police, qui est, elle, au service des gouvernements. Quel est le crime de ces hommes ? Assassinat ? Vols ? Escroquerie ? Non, un crime beaucoup plus important, celui de dire tout haut ce que la masse pense tout bas ; tout haut, c'est-à-dire par le truchement de livres, d'articles, de brochures.

La liberté n'existe pas, ces condamnations le démontrent. Un homme, qu'il soit écrivain, journaliste de métier ou occasionnel, doit pouvoir dire librement ce qu'il ressent, ce qu'il estime être la vérité, il a le droit de critiquer les hommes qui prennent, au nom de la collectivité, des décisions qui intéressent justement ladite collectivité. Que les personnes visées ne soient pas d'accord avec les écrits publiés, cela est leur affaire ; elles ont le droit de répondre, d'expliquer pourquoi elles ne sont pas d'accord sur telle ou telle publication, mais étant homme politique, donc homme public, il est normal qu'elles soient soumises à l'analyse. Cette analyse peut être une louange, mais aussi une critique, cela est normal et ne devrait souffrir aucune censure.

Or, cela n'est pas. Dès qu'un gouvernement, un homme politique est critiqué, la justice fonctionne. Dans les pays à forme dictatoriale nettement prononcée, tels l'Espagne, la Russie, le Portugal, c'est la prison ; dans les autres, à dictature larvée, ce sont les sanctions pénales sous forme de censure, l'amende, les sanctions sur le travail, voire la prison. Le résultat visé est de paralyser les journaux, revues qui, de ce fait, hésitent à publier des écrits jugés, ou pouvant être jugés tendancieux. C'est aussi, naturellement, faire hésiter certains à écrire contre le gouvernement en place ou contre tel homme politique plus ou moins puissant. Comme la grande masse, hélas ! reste en majorité indifférente à de telles sanctions, le but est atteint, et nos maitres peuvent continuer à jouir tranquillement de leur pouvoir.

Les journalistes qui évoquèrent les condamnations des deux Russes, ceux qui évoquèrent celle du Français, déclarèrent à l'unanimité qu'ils étaient de bons patriotes, qu'ils aimaient bien leur pays. Mais, que veut dire être bon patriote, aimer bien son pays ? pas grand-chose. On nait dans un pays, bon... Si on est élevé, éduqué, si on vit longtemps dans ce pays, on l'aime, pourquoi ? Tout simplement, parce qu'on y a sa famille, ses amis, son travail ; parce que l'on partage, en gros, les mêmes coutumes, la même façon de réagir, chose normale que la sociologie explique très bien en parlant du pouvoir d'imitation. Mais si on nait dans un pays et que l'on soit élevé, éduqué dans un autre pays, on prendra la manière de vivre de ce dernier et on l'aimera, car on y aura sa famille, ses amis, son travail. Alors, que veut dire son pays, être patriote ? Ce sont des préjugés qui ont la vie dure, préjugés entretenus d'ailleurs par les gouvernements dans des buts bien précis, buts qu'il est inutile de décrire puisqu'ils sont connus de tous.

Toute censure est exécrable : censure cinématographique, censure picturale, censure littéraire. L'homme, pour se faire une opinion, ne dispose que de l'écrit ; ne parlons pas de la radio ou de la télévision où sévit la pire des censures. Un gouvernement qui empêche ses écrivains, ses journalistes de publier ce que bon leur semble est une dictature, quand bien même ses gouvernés disposeraient d'un certain confort matériel. Où se trouve exclue la liberté de parole ou d'écrit, s'exerce un gouvernement néfaste à l'humain, car il détruit ce qu'il y a de meilleur en l'homme : la liberté de pensée, la liberté d'extérioriser sa pensée ; c'est un gouvernement de dictateurs, qu'il se nomme république, empire, royauté ou union socialiste.

G. PIOU

LISEZ
« LE COMBAT SYNDICALISTE »

LISEZ
MICHEL BAKOUNINE
«Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme». Un volume de 224 pages, format 11 x 18. 9 F. par C.C.P., mandat, chèque bancaire, à l'ordre de : Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11). C.C.P. Paris 11 289-15.

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

ANTENA

MANIFESTACION DE TIRANIA

VALENCIA.—El «tribunal de orden público» ha condenado por *asociación ilegal* y *propaganda ilícita*, a Timoteo Ruiz Sánchez a DIECIOCHO AÑOS y SEIS MESES de presidio y a 90.000 pesetas de multa; a otros inculpados (hasta veinticuatro) la pena infligida les va de CUATRO MESES a QUINCE AÑOS de cárcel, con 25.000 pesetas de multa. A las dos mujeres implicadas en este vergonzoso proceso el tribunal les ha impuesto SIETE AÑOS de cárcel y 57.000 pesetas de multa y TRES AÑOS y CUATRO MESES de encierro y 25.000 pesetas de cargas judiciales, respectivamente.

Una vergüenza de justicia y una pieza maestra de tiranía franquista.

Con respecto a este proceso, «Le Monde» informa que «la Asociación Internacional de Juristas Demócratas estima que «la manera cómo se ha preparado este proceso, las torturas y las amenazas de que los acusados han sido objeto durante los interrogatorios, las calificaciones inexactas de los hechos de que se les acusa, así como la extrema severidad de las penas solicitadas, constituyen violaciones flagrantes de los principios de la Declaración Universal de los Derechos del Hombre y del Derecho interno español que prevé pena de seis meses a tres años de cárcel para estos casos».

LA BOMBA

ALMERIA.—Está formalmente desmentido que la bomba atómica perdida en un accidente de aviación haya sido encontrada. Contrariamente, no se evidencia rastro de la misma a pesar de las numerosas unidades marinas y aéreas desplegadas en la búsqueda del artefacto. El paisanaje de la comarca afectada es severamente controlado por los médicos para captar posibles irradiaciones atómicas en cuerpos humanos. En un alarde de presunción, el embajador americano Angier Biddle Duke y el ministro Fraga Iribarne se han ofrecido para tomar un baño de mar en el lugar afectado para demostrar que en dichas aguas no existe irradiación atómica alguna. Sin embargo, nadie come pescado de tal sitio ni siquiera productos agrícolas de la comarca, puesta en sospecha por los españoles.

REAPARICION Y DESAPARICION DE DENCAS

PARIS. — La «Associated Press» comunica que el doctor Josep Dencàs, que fue consejero de Gobernación de la Generalitat de Catalunya ha fallecido en Tánger a los 65 años. Refugiado en Francia durante toda la guerra, fue médico de la Resistencia Francesa. En 1949 se instaló en la ciudad marroquí citada.

METALURGICOS EN HUELGA

SAN SEBASTIAN. — Desde el martes 3.500 metalúrgicos de Zumarraga (Guipúzcoa) se niegan a trabajar. La huelga la ha motivado el despido de dos representantes sindicales que reclamaban para sus compañeros un aumento de salario y veinte días de vacaciones anuales pagadas.

FUEGO EN LA BARBA DE CASTRO

BILBAO.—El buque factoría «Pargo», de 700 toneladas, ardió en los astilleros de la Marítima de «Axpe», en Udondo (Erandio-Vizcaya). Este barco se estaba construyendo dentro del programa concertado con Cuba.

Este es el cuarto barco cubano siniestrado durante su construcción. El primero fue el «13 de Mayo»; el segundo, el «La Plata», y le siguió el «Guisa». Estos tres últimos se construían en la Sociedad Española de Construcciones Navales. Los barcos siniestrados desplazaban un total de 15.740 toneladas.

JUICIO Y DETENCIONES

PARIS (OPE).—A «Le Monde» le comunica la A.F.P. que ante el Tribunal de Orden Público han comparecido cuatro jóvenes nacionalistas vascos del grupo E.T.A. Añade que el fiscal ha pedido para el jefe del grupo Angel Sánchez Mata, de veintidós años, 6 años de cárcel y 4 para su segundo, José E. F. Uribarri, de veintiún años. Los otros acusados eran los estudiantes Xabier Zubiaguirre y José Berger, acusados de repartir el periódico «Zutik». La petición del fiscal ha sido de dos años.

Los defensores han pedido la libre absolución alegando que las declaraciones se las habían arrancado por la fuerza. La sentencia se conocerá dentro de unos días.

Y añade el mismo diario:

«De origen digno de crédito se sabe que a consecuencia de haberse difundido octavillas subversivas, la policía ha practicado en Salamanca varias detenciones de estudiantes. Algunas de las octavillas llevaban la firma de «FUDE», organización estudiantil de izquierda. En las paredes de la Universidad han aparecido inscripciones dirigidas contra las autoridades universitarias. Los detenidos serán puestos a disposición del Tribunal de Orden Público.»

MADRID ENTREGO DELGADO A LISBOA

RABAT.—«El general Delgado fue detenido por las autoridades españolas el 1.° de febrero de 1965 y luego entregado a la PIDE (Policía política portuguesa)», declaró Henrique Cerqueira, uno de los responsables en Marruecos del Frente Portugués de Liberación Nacional.

«Delgado fue encarcelado por la PIDE en el Fuerte de Elvas, en la frontera hispano-portuguesa, y ejecutado un mes más tarde en territorio portugués», dijo también Cerqueira, tachando así de falsedad las conclusiones de la instrucción judicial española cuyos resultados fueron publicados.

Henrique Cerqueira se declaró en condiciones de poder confirmar, «con apoyo de pruebas irrefutables», esa tesis.

LE ESTROPEARON LA PAELLA

LIMA.—El actor español Jorge Mistral se halla envuelto en un escándalo policial provocado por la bailarina chilena Martha «Romy» Matheu, quien decidió hacer un número de *strip tease* durante un almuerzo que Mistral ofreció a la prensa y a un grupo de amigos.

El incidente ocurrió hace dos días en un restaurante local, donde Mistral ofreció una paella al estilo valenciano. Inesperadamente, la bailarina le dijo al actor: «Usted no ha visto cómo hago el *strip tease*. Véame y me contratará para una película.»

Y sin esperar más comenzó a desvestirse ante el asombro de los comensales. Algunas damas, ruborizadas, abandonaron el restaurante. Se ha presentado una denuncia a la policía y ésta ha citado a Mistral, al dueño del restaurante y a otras personas para establecer los hechos.

PROFESOR EXPULSADO

MADRID.—Ha sido expulsado de España el profesor norteamericano Paul Bundy, lector de lengua y literatura inglesa en la Universidad de Salamanca, se supo en Madrid de buena fuente.

Según dicha fuente, el profesor Bundy, que está emparentado con uno de los consejeros del presidente Johnson, dirigió una carta al general Franco y otra al diario «Herald Tribune», en las cuales manifestaba su simpatía por los estudiantes como consecuencia de los incidentes universitarios de febrero y marzo de 1965.

No obstante, los motivos oficiales de la expulsión no han sido revelados.

(Nota del «C. S.». — El profesor Bundy tiene un delito «grave»: ser amigo del catedrático Tierno Galván. Paul Bundy, doquiera que se encuentre, sabe que en esta nuestra casa tiene amigos.)

MAS CASTROFRANQUISMO

MADRID.—Fuentes de aviación dijeron que la línea aérea española Iberia espera iniciar un servicio sin escalas entre Madrid y La Habana, utilizando aviones jet DC-8 construídos en Norteamérica.

El nuevo servicio sustituirá a los vuelos de once horas en los aparatos Constellation Lockheed que operan ahora entre Madrid y La Habana.

CURIOSO

PARIS, rue de la Tour-d'Auvergne. —Mientras en los medios libertarios se trata de extender —vanamente— una cortina de humo que vele la visión de la Acción Directa, el Papa Pablo VI declaró, a fines de enero último, que está dispuesto a ir a la acción directa para lograr la paz en el Vietnam.

UMBRAL

Sumario del número 50:

E. Valls: **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**
Ignacio Chiapuso: **LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.**
Max Nettlau: **RESPUESTA A UNA INTERROGANTE VITAL.**
José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. GABRIEL ALOMAR.**
Griselda Alvarez: **TRIPTICO DE PRIMAVERA (poesía).**
Víctor García: **CAMINO DE LOS «BEST SELLERS». EL ANARQUISMO, AVENTURA PROMISORA PARA EL EDITORIALISTA.**
Jack London (versión española de Fernando Valera): **CHUN AH CHUN, O CHINOS Y AMERICANOS ANTES DE MAO.**
J. Carmona Blanco: **LA ISLA DE LAS TORTUGAS (cuento).**
J. F.: **LECTURAS.**
Gabriel Chevalier: **BIOGRAFIA CASTRENSE.**
Camilo Berneri: **EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO.**
Cristóbal del Campo: **POEMAS.**
Sonia Leonhardt: **HOY (poesía).**
Fabián Moro: **DESCONOCIDA Y NUNCA TAN MALPARADA AVENTURA DE DON QUIJOTE Y SANCHO PANZA.**
Noticiario, libros, fotografías, dibujos. En la portada, Romain Rolland dibujado por Mario.
Un franco en toda Francia.

EN OULLINS

Organizado por la sección de Oullins de S.I.A. con el concurso de las Juventudes Libertarias de Lyon, el domingo 13 de marzo de 1966, se celebrará, a las 14,30, en la *Maison du Peuple de Oullins*, un gran festival de variedades, en el que se podrá aplaudir entre otros números el renombrado grupo «Karolinka» en sus bailes polacos, y al grupo artístico de «l'Amicale laique de Millery» en bailes clásicos.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

AL NIVEL DE LOS PORCINOS

La ciencia experimental constituye seria base de referencias sometidas siempre a prueba y revisión. Sus resultados se ajustan al medio en que las experiencias se ralizan, a los deseos de observación y de objetividad de los practicantes y al grado evolutivo —«mental»— de quienes rompen moldes tradicionales y toda suerte de prejuicios de especie, raza, casta y los millares de diferenciaciones de todo orden y calibre que existe entre todos los seres de la escala zoológica.

Ya no es discutida la inteligencia de los elefantes, a los que se atribuye secular memoria, se ofrece a la curiosidad pública en reportajes adecuados, las pruebas visibles de la inteligencia de los delfines, utilizados por la marina norteamericana para la exploración de los fondos submarinos y en barcas de socorro a los buzos, amén de notables pruebas de equilibrio y de exhibición que hacen las delicias de los espectadores. Se dan referencias de la inteligencia de los perros, de los gatos, de los ratones, de especies mamíferas y de volátiles. Un pez amaestrado, llamado Próspero, constituye una de las atracciones del Mediterráneo.

Estos días se dio referencia de un fabricante de muebles norteamericano que empleaba a monos en las operaciones de montaje. Ocurrió que los monos, menos esclavos que el hombre y menos disciplinados, se pusieron a jugar un día y destrozaron el fruto del trabajo de varias semanas. El aprovechado patrón hubo de licenciarlos. No sabemos si los monos en cuestión cobran ahora las ventajas atribuídas a ciertas categorías de parados forzosos, como es de uso con el bípedo implume llamado hombre.

En la Universidad de Queensland (Australia), un profesor de genética animal, el doctor Glen Mac Bride, inició en 1960 una serie de experiencias acerca del comportamiento social de los cerdos. Los investigadores anotaron sus resultados, comprobando que el cerdo se comporta socialmente ni más ni menos que de la manera que se comportan los hombres, esa otra especie zoológica que se sitúa engreído en lo alto de la cuenta de valores.

«Tomemos, por ejemplo —dice el doctor Mac Bride—, el problema de la discriminación social, que probablemente es hoy el más importante problema mundial. Hemos llegado a comprobar que entre las aves, la discriminación entre razas y familias llega a un grado agudo. Las gallinas de razas diferentes manifiestan animadversión violenta, llegando a combatirse entre ellas si se las mezcla en un mismo gallinero. Cuando se cansan de pelearse se recluyen por sí mismas en «grupos sociales». Descubriendo sus motivaciones básicas, cosa que nos interesa porque emocionalmente nos hallamos implicados en el mismo problema, podremos descubrir la verdadera razón de la discriminación social entre los humanos.»

Las observaciones realizadas en estos cinco años demuestran que los cerdos se dividen entre sí jerárquicamente a partir de sus tres o cuatro semanas de edad, después de combates que «califican» a los más fuertes, más inteligentes o mejor dotados. Los puercos contreñidos a vivir en espacios reducidos, amontonados, quien decidió hacer un número de pierden peso, tienen un carácter agriado y hasta contraen úlceras en el estómago. Se observó también que en todos los animales gregarios existe un sentido pronunciado de la atracción y de la repulsión.

Ni más ni menos que los hombres, gregarios también y tasados, en su condición de seres sometidos a forzada sociabilidad.

⁂

Comienzan por dividirse los hombres de todas las razas y de todos los países en explotados y en explotadores. En algunos países tal situación es tan aguda, que puede afirmarse, sin hipérbole, que la división se establece entre los ahitos y los hambrientos. En la India existen 804 «castas» diferenciadas, llegando hasta los «intocables». En Rodesia, en toda Africa del Sur, en Estados Unidos, la división de razas produce estragos y choques sangrientos. En Liberia, por contraste, sólo los negros de piel pueden acceder a funciones públicas y jerárquicas. En fin, en 54 Estados, sobre los 117 Estados miembros de la O.N.U., se practican métodos y formas de discriminación entre sus propios nativos.

India, Pakistán, Birmania, que agrupan 500 millones de seres se hallan en discriminación permanente con casi un millón de castas y subcastas divisorias. Amén de las divisiones religiosas. Y en Rusia y en Yugoeslavia se «divide» a los que piensan y a los ques escriben sin respetar los cánones oficiales.

En Israel, Chipre, Etiopía, Indonesia, Mali, Nigeria, Filipinas, Sedán, Tanganica, las diferentes religiones y sus respectivas prácticas, constituyen palpitantes razones de discriminación latente.

En Suiza hay discriminación sexual, en el sentido de que a la mujer no se le conceden los mismos derechos que al hombre. No hablemos de Turquía y todo el conglomerado musulmán.

Chipre se halla en guerra por nacionalismos que no se fusionan a causa de presiones políticas externas. Se observa en Grecia que el tipo corriente acusa rasgos que testimonan de la ocupación griega. En Bélgica la división es lingüística. En Suecia, ciertos territorios del Gran Norte se hallan reservados desde 1928 a uso exclusivo de los lapones.

En Brasil conviven armoniosamente todas las razas, en conjunto sometidos a otras intemperancias que les dividen entre sí mismos.

En Africa tropical y ecuatorial se decima a los pigneos, sin que a nadie se le ocurra crear un «parque» para su conservación, como se hace en Kenya para conservar ciertas especies de fieras indomesticables y al domesticable elefante.

Desde luego, en toda la extensión del Africa los negros se están merendando mutuamente, en gran lujo de golpes de Estado. En Siria se fusila a los comunistas y en España se encarcela a los opositores de Franco, cosa que es corriente en todas las latitudes y en todos los meridianos. Cuba, Santo Domingo, Haití y otros rincones paradisiacos, constituyen focos de autoexterminio. En Portugal se tortura o se liquida a los anti-salazaristas. En Asia se mantienen las guerras de agresión, de contraagresión, defensivas y ofensivas, contra la voluntad incluso de los propios asiáticos.

En todos los países del mundo se llega a extremos diversos en las luchas entre fracciones y partidos, al margen de las luchas de clase y de las diversas convicciones religiosas. Se disputa entre gentes de la misma condición, de confesión idéntica y de mismo partido u organización. En resumen, en todos los extremos del globo, los hombres que somos nos comportamos al nivel de los porcinos, grados más o grados menos.

Es que tal vez y ocupados en estudiar el comportamiento de aquéllos que consideramos inferiores, se nos escapa la visión de nuestro propio comportamiento. No se para mientes en que el hombre se halla aucondicionado por problemas absurdos como son la riqueza acumulada, no la virtual y efectiva, el racismo, el «chauvinismo» y, sobre todo, la jerárquica: la económica y la de oficio, hija de la autoridad y de la superstición.

LA MUERTE DEL APOSTATA

Impusieron a Sócrates la cicuta quienes no lograron vencer su condición moral. Pero de aquellos nadie se acuerda, tal y tan ínfimas eran sus convinciones, su ciencia y su valor. Petronio murió burlándose del tirano que le impuso el suicidio, seguro estaba que Nerón quedaría pronto como vulgar piltrafa al pie del Olimpo.

Como vulgar piltrafa, como estropajo viejo, después de cumplidos todos los «servicios», quedó Kravchenko, perdido en el multitudinario paraíso dolariano. Sospecto para todos aquellos que no aceptan el comunismo rojo por convicción moral, no por «pose» o por oportunismo, no llegó jamás, Kravchenko, a obtener la confianza de quienes le acogieron con curiosidad y con aprovechado júbilo, para dejarle «colgado» una vez que el limón dejó su última gota de zumo.

Para su desgracia, no pasó Kravchenko la línea de todos aquellos turiferarios que clamaron y claman contra el «comunismo» por servilismo al dólar, sin otra convinción que la que alimenta al más vulgar de los oficios: amanuenses curvados ante la voluntad del amo. Cobró sus treinta dineros y como Judas Iscariote quedó pronto sin destino y sin rincón donde recoger humano afecto, respeto y condición de hombre libre. Su último gesto respondió a un frenesí de amargura o tal vez a un postrer despertar de su conciencia. En realidad, muerto estaba ya antes de suicidarse. A la inversa de Sócrates o de Petronio que «viven» a través de los siglos, Kravchenko será pronto olvidado de sus amos de una hora y de aquéllos a quienes abandonó.

Aviso a todos aquellos que continúan rindiendo holocausto y pleitesía al Moloch del momento. Puede éste caer y arrastrarles ignominiosamente. Puede cambiar de faz y olvidar, como a Kravchenko, a todos los serviles que hoy alfombran sus pasos. La dignidad del hombre no se mide en dólares ni en rublos. Ni en posturas o posiciones dictadas por el servilismo.

Humanismo de Luis Buñuel

Luis Buñuel es el único cineasta que jamás se ha dejado engañar por aquellos que tienen como trabajo esencial apropiarse de la rebeldía para despojarla de toda substancia corrosiva.

Ado Kyrou

SIMPLEMENTE, lo que Ado Kyrou —uno de los más cáusticos defensores y admiradores de la obra de Luis Buñuel— dice al comienzo de un ensayo sobre este realizado, es que pocos hombres como Buñuel han sostenido una fidelidad más invencible hacia su propio trabajo y han hecho de la autenticidad una materia viva para nutrir su fuente creadora. Y más aún, no podríamos negar, sin traicionarlo, otro aspecto de la verdad que envuelve la obra de Buñuel, tal vez la cualidad más corrientemente destacada por sus críticos: una implacable fidelidad a su época. Buñuel es, a nuestro juicio, el humanista por excelencia, pues entendemos por humanismo el concierto de una lucidez, de una sensibilidad penetrante y didáctica en la mente de un hombre. Todo su trabajo está destinado a demostrarnos el papel histórico que juega un artista para quien la realidad interior y la realidad del mundo son comunicables. En su film, *Diario de una camarera*, el humanismo de Buñuel revela ángulos que lo sitúan por encima de la declinación, es un humanismo feraz, en constante efervescencia, y ello sirve para coronar la idea que de él nos hemos formado. Con el *Diario de una camarera*, Buñuel ha vuelto a su antigua inspiración, a sus primeras y más robustas motivaciones, para arremeter contra todo lo que considera podredumbre y decadencia. Es por eso que creemos a este film muy cerca de la sonoridad estética de *La edad de oro*. Buñuel no se propone desencadenar el escándalo gratuitamente, nada puede ser para él más desesperanzado que lo gratuito. Los críticos no se han cansado de hablar de escándalo y de denuncia, y se han equivocado. Buñuel no se ha propuesto jamás suscitar el escándalo o la acusación. Es un humanista para quien sólo le basta señalar y describir los hechos. Si esos hechos son la corrupción y la decadencia de nuestra civilización, eso para él no tiene mayores implicaciones. Y, además, el escándalo es una reacción típicamente burguesa que nace de la indiferencia y el desprecio por la verdad. Celestina, el personaje de el *Diario*, al igual que los amantes de la *Edad del oro*, son incapaces de escapar de las barreras sociales, de la hipocresía, en razón de su propia condición. En Celestina, esa condición es la servidumbre, en los amantes la cotidianidad. Buñuel ha trazado y cumplido un círculo vital, en donde los héroes, por su propia condición, toman la exacta medida de sus existencias, de lo irrisorio de sus destinos frente al destino global de la sociedad condenada por una gangrena. Los personajes del *Diario*, esa colección de escombros humanos que habitan dentro de sobrevivencias del feudalismo, simbolizan una suerte de impotencia o un aspecto frustrado de la rebeldía. La rebeldía de Celestina terminará bien pronto dentro del orden que ella desprecia. Josep, por su parte, intenta un acto caricaturesco para situarse por encima de sus viejos patrones, y abraza el fascismo. Es posible que los detractores de Buñuel, y sobre todo los que quieran negar el vigor del *Diario*, sostengan que este film está resucitando temas muertos. Nada hay dentro del humanismo de Buñuel que tenga sospecha de caducidad, porque los contrasentidos, las abyecciones, la confusión de nuestra sociedad son inextinguibles. Y Buñuel, en último término, sólo intenta desnudar el perfil agrietado de ese mundo. Podemos citar nuevamente a Kyrou: *Tanto los primeros como los últimos films de Buñuel son artefactos que estallan en las manos de nuestros enemigos.*

L. P.

Caracas.

España al día

LOS METALURGICOS MADRILEÑOS

Dice «Le Monde» que «La Comisión de representantes de los Sindicatos obreros de la metalurgia madrileña, ha enviado una carta al señor Solís, delegado nacional de Sindicatos, denunciando a los sindicatos «verticales» que «con sus once millones de afiliados obligatorios y su presupuesto anual de miles de millones, no han sabido resolver el problema de las garantías de que deberían gozar los representantes sindicales obreros.» Estos, no sólo son despedidos impunemente cuando así les place a los patronos, sino que se les cierra las puertas de las restantes fábricas. En Madrid, las «listas negras» pasan por manos de los patronos; en ellas constan los nombres de los obreros despedidos. En la «Lanz Ibérica» se designaron por los obreros durante las elecciones de 1963, 36 delegados, de los cuales 22 han sido despedidos. La Comisión Metalúrgica estima que el Sindicato «Vertical» actúa de cómplice y dice al señor Solís que si no se adoptan medidas prácticas, los metalúrgicos se defenderán al margen del Sindicato.

«Por su parte, los 1.439 obreros de la fábrica «Perkings Hispania S. A.» de Madrid, efectuaron una marcha silenciosa «como protesta y advertencia» al objeto de llamar la atención sobre la actitud del nuevo presidente del Consejo de Administración, señor Glaisher súbdito inglés. De hecho la empresa la controla la Massey-Ferguson que no solo se niega a tratar con los representantes obreros sindicales españoles «sino que, además, nos tratan como si España fuese una colonia... como si la ofensa de Gibraltar no fuese suficiente», así se dice en una hoja repartida en la factoría.

LA LEGALIZACION FINGIDA

«Pretendiendo en público que esta vez va de veras, que esta vez se va a resolver la cuadratura del círculo en materia social, continúan desde hace muchas semanas en las Cortes de Madrid elaborando una nueva legislación sobre las huelgas.

»La tarea ha resultado demasiado difícil hasta para los especialistas de la astucia y de los trucos, pagando así, aunque sea sólo con un gesto, un tributo a la *modernización* que exige el desarrollo del país.

»Se trata de conciliar en un solo texto jurídico a muchos intereses, tendencias y presiones contradictorias dentro del conglomerado del régimen franquista.

»Sin dejar de hacer concesiones verbales a los diversos clanes que compiten por su *reputación social* en nombre de sus variados conceptos sobre un franquismo modernista, no hay que olvidar a los tecnócratas, a los opusdeístas, a los banqueros, a los empresarios grandes y pequeños, a los latifundistas, a los verticales, a los «duros» y a los «blandos. Hay que sostener la dictadura y hacer por otra parte, reverencias graciosas en dirección de los diversos «europeístas y demás representantes de instituciones internacionales que continuamente transmiten las presiones y exigencias que Europa y el mundo entero ejercen sobre el envejecido régimen dictatorial.

»Hay que estar prevenidos para cuando todo el aparato represivo de la dictadura tenga que enfrentarse con una marea de huelgas obreras. Justamente por eso las huelgas se «legalizan»... para seguir impidiéndolas.»

(Del Boletín Metalúrgico de Francfort.)

LA «CRUZADA» NOS HA TRAIDO EL «PLURIENCHUFE»

MADRID (OPE). — En tiempos de la República algunos monárquicos se dedicaron a acusar a sus oponentes de «enchufismo», es decir de cobrar por un servicio que no prestaban... Ahora, «Informaciones», ha dedicado una crónica en la que dice «que se habla mucho del pluriempleo, de su justificación actual y de la necesidad de que desaparezca en un futuro próximo gracias a unas justas medidas retributivas...»

Y más abajo añade:

«Si el pluriempleo está basado y justificado en unas necesidades, no es éste, corrientemente, el caso del «pluri-enchufe». El «pluriempleado» que necesita ganar más para vivir, se las ingenia muchas veces a costa de su descanso, para atender totalmente, por lo menos en lo que a horas se refiere, a los trabajos que tiene obligación de atender. No le queda otro remedio. El «plurienchufista», en cambio, llega incluso a ser en algunos lugares el funcionario desconocido. Justifica sus ausencias, precisamente, en que no puede estar al mismo tiempo «allí» y «allá» porque está en otro lugar de mayor nivel y responsabilidad, según él estima. No le conocen quienes deberían ser sus compañeros de trabajo y si quienes están encargados de las nóminas. En ese lugar de mayor responsabilidad y nivel percibe un sueldo elevado y las otras nóminas no están justificadas en una situación de necesidad. Ocupa, por tanto, unos puestos de trabajo en los que no trabaja, cobra un dinero por no trabajar e impide que otros trabajen allí y cobren por lo que trabajan.»

LA NUEVA LEY DE PRENSA

MADRID (OPE). — «Juan Aparicio ha estado con nosotros en la festividad de San Francisco de Sales — dice la revista «Vida Nueva» en su sección de «Punto, Raya, Punto—. El ex director general de Prensa, fundador de las Escuelas oficiales de Periodismo de Madrid y Barcelona, periodista de honor y una de las voces más escuchadas y contundentes de la Comisión en los debates de la Ley de Prensa e Imprenta en las Cortes españolas, es un hombre de polémica.

—¿Cree necesaria una Ley de Prensa?

—Para leyes, ya está la Ley de Dios. Y los mandamientos de la Santa Madre Iglesia, acomodada al Concilio.

—Pero, si Dios no lo remedia, ley tendremos. ¿Le gusta lo que, es de suponer, aprobarán las Cortes?

—Durante todas las sesiones he repetido mi opinión de que, a pesar de sus buenísimas intenciones, es una ley anticuada, anacrónica y ambigua. Para redondear el primer criterio, me atreveré a decir que, hasta cierto punto, es una ley sagastina, porque conserva la reminiscencia del depósito previo de los ejemplares impuesto por don Práxedes Mateo Sagasta en su Ley de Imprenta de 1883 hasta ahora vigente, pero sin aplicación en lo que se refiere a la presentación anticipada de los periódicos o de las páginas impresas. Sin embargo, ahora vivimos en la era de los «Sputniks» y de los satélites artificiales, transmisores de noticias, mediante las cuales la censura será imposible. En cuanto a su ambigüedad, radica en pretender ser una apertura a la libertad, y después se llena de recelos y temores, tomándose las mayores precauciones y cautelas.»

Servicio de Librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«Pablo o el discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José-María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), Garcia Birlán .. vol.	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Nicolas Stoïnoff: Un centenaire burgare vous parle	8,50
(le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer ..	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: «L'indispensable révolution»	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50

Giros y pedidos a R. Llop,
C.C.P. 12 507 56
24, rue Ste-Marthe, Paris X°

• DISCOS •

Las riadas causan estragos en las riberas, igual que el desbordamiento palabrero produce desarreglo en las relaciones humanas.

El diálogo será posible si el que habla sabrá escuchar y el que escucha podrá responder.

La conversación será fructífera si los conversadores la entablan para saber, aportar y aclarar.

Cuando dos hablan al unísono, cuando el interpelador no admite ser interpelado, cuando el orador solamente quiere ser oído, no hay entendimiento posible.

Una cascada natural puede producir sones musicales dentro de su monotonía. Una catarata de palabras sin sabor ni contenido, se equivalen al ruido peculiar al Arma de Artillería.

Diez horas de percepción vocal intensa producen disgusto, neuralgia e insomnio.

Aún no está definido si es peor el suplicio del torno o el del palabreo intensivo.

Teólogos, comunistas y sacamuelas nos amargan la existencia con tanta temática, dialéctica y retórica.

Y tan hermosa como es la palabra, breve y substanciosa.

Se ha hablado de Quintanilla, hombre distinguido por la brevedad y exactitud de sus escritos. Estaba en el camino de Mella, nuestro Ricardo; no el Mella de los carlistas, que necesitaba cinco horas de expresión por no decir nada.

Se dice de un escritor que hubo de excusarse por un escrito largo. «Perdón —apostilló—. No he tenido tiempo de hacerlo más corto.»

Jamás a los oradores excesivos se les ocurre un gesto similar de galanura.

DISCOBOLO

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA. — Advertimos a los compañeros que solicitan paquete que no es obligado el pago por anticipado. El mismo fue propuesto para asegurarnos un número satisfactorio de suscripciones, las cuales llegan en este momento a doscientas. Actualmente la obra se está imprimiendo, creyendo que a principios de abril podrá ser servida. Las últimas aportaciones recibidas se refieren a F. Biarnés, Paris, a J. Garcia, Gap, y G. Mensa, Aubervilliers.

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

Municipios libres y juventudes libertarias

por Andrés Martínez

COMO el tiempo me sobra en este período de enfermedad y de convalescencia, he vuelto a leer el magnífico estudio «Los municipios libres», del compañero Antonio Vidal, publicado recientemente en «Espoir». He repetido su lectura porque contenidos tan sabrosos no se encuentran ya en nuestra prensa (prensa esencialmente social y sindicalista; prensa intrínsecamente libertaria, no lo olvidemos) con la asiduidad que, a mi modesto entender, debiera producirse.

No creo que se cometa la imprudencia de argüirseme que los fieles lectores de «Espoir», «Combat» o «Tierra y Libertad» somos los mismos de hace treinta, cuarenta o cincuenta años y que, por lo tanto, nada nos queda ya por saber o aprender; o que las circunstancias no se prestan a revisar añejas preocupaciones. Y no se cometerá tal imprudencia porque es notorio que si esas preocupaciones absorbieron en aquellos lejanos entonces un sector escogido (por inquietud y entusiasmo individual) del conglomerado anarquista español y no al conjunto, hoy, reducido aquel sector a reducida expresión cuantitativa, no quedamos, en realidad, más que una mayoría de cenetistas sinceros, sin duda alguna, pero de comunistas libertarios a quienes se nos pondría en un grave compromiso si se nos diesen amplias facilidades para instaurar nuestro ideal en cualquier lugar de la Tierra.

Y como así es y no de otro modo, desgraciadamente, yo me felicito a mí mismo cada vez que el raro azar me regala con trabajos como el que ahora trato, porque sé que, pese a lo que ciertos enterados digan, ellos son leídos con más interés que éstos suponen.

Además de las consideraciones que nos son propias en tanto que partes y elementos constituyentes indispensables a la continuidad vital de nuestra Organización, la publicación regular de exposiciones concernientes al ideal que nos atrae debiéramos estimarla como de una necesidad ineludible si queremos que ese ideal llegue a preocupar al lector más apático de la prensa confederal, y, consecuentemente, al profano en lides sociológicas que es el compañero que sale de España con fines económicos. Si siempre se han hecho en nuestros medios campañas proselitistas —que amparadas en la idiosincrasia del obrero español han dado los ubérrimos resultados que todos conocemos—, hoy se imponen por sí mismas con más crudeza que ayer y exigen una perseverancia sistemática, so pena de arrostrar con las trágicas consecuencias de nuestra inacción en un mañana al que cada día que transcurre nos acerca más y más, ineluctablemente.

Cierto que las consecuencias de nuestras «faltas» y «sobras» las estamos padeciendo desde los orígenes, al no introducir en nuestros hogares el primer empeño de afán proselitista que proseguido con amor, infatigablemente, habría aportado al anarquismo español esa savia joven, pletórica de vida y de energía que se diluye hoy, estérilmente, en la masa amorfa de pueblos extranjeros imbuídos de pretensiones nacionales y absortos en sus problemas íntimos. (Si hiciéramos un cálculo objetivo entre nosotros, creeríamos soñar al constatar que con la sola aportación de nuestros hijos —de ambos sexos— y la continuidad humana que ellos producirían más tarde, las Juventudes Libertarias, Mujeres Libres, los grupos específicos y la Confederación Nacional del Trabajo poseerían en el exilio los elementos más idóneos y mejor constituídos que hayamos podido apetecer.)

Mas si, en general, ya no hay solución viable a ese grave problema que hemos creado nosotros mismos (y que la historia no dejará de considerar como uno de los errores más considerables del exilio confederal), tiempo es aún de rectificar ciertos atavismos inoperantes, ciertas concepciones injustificables para dar impulso decisivo a inquietudes latentes e inyectar a nuestros actos y decisiones ese espíritu ambicioso —en el sentido más elevado de la acepción— que nos ha faltado hasta ahora.

Entre las tantas preocupaciones que debieran interesarnos, una de ellas es precisamente —siempre a mi modesto entender— la adopción de tipo ideológico, no ya en el amplio sentido filosófico, que a alguien pueda parecer árida e ininteligible, sino en su aspecto más sencillo y accesible (como es el caso de estos «Municipios libres» del compañero Vidal), cuya lectura pueda asimilarse fácilmente y sirva al mismo tiempo que de agradable entretenimiento, de iniciación progresiva a la cultura anarquista, siguiendo los senderos luminosos de una educación racional exenta de prejuicios y de convenciones capitalistas, limpia de absurdos religiosos y de desmesuras ególatras.

Esta publicación permanente podría estar encomendada a compañeros capacitados de nuestro Movimiento (no siempre el mismo o los mismos, para evitar redundancias); también se podría recurrir a teóricos y maestros del anarquismo internacional, cuyos nombres son citados a menudo sin otra trascendencia que el aditivo de alguna frases o de párrafos sueltos que nada dan a conocer de su obra. De los primeros, puede pedirse artículos de más o menos extensión; de los últimos, debieran publicarse libros íntegros en forma de folletón, susceptibles de poderse guardar recopilados.

Y porque en vena estoy de proposiciones, yo sugeriría, también, la publicación en nuestra prensa de temas sugestivos y variados, tratados a fondo: estudios sobre política y economía, sobre religión, sobre biología, sobre sexología, sobre el origen del mundo y del hombre... Sé que hay revistas y libros especializados que abordan esas cuestiones, pero no ignoro que son raros los miembros de nuestra colectividad que apelan a ellos. ¿Quién de nosotros, pues, eludiría la lectura de trabajos tan instructivos, si las páginas de cualquiera de nuestros periódicos los llevaban impresos? ¿Y por qué no suponer que ellos habían también obra proselitista, al caer en manos de obreros españoles?

* * *

«Los municipios libres» del compañero Antonio Vidal me invitaron a una segunda visita, porque, además de lo antedicho, ellos tuvieron la virtud, en nuestro primer encuentro, de envolverme en la atmósfera de treinta años atrás... Yo tenía, en esa época, dieciocho años y medio; por la edad era, pues, casi un niño. Sin embargo, el hecho de trabajar desde los ocho años y de haber dependido siempre de mí mismo, obligándome a una lucha solitaria y desigual en toda aglomeración humana que había frecuentado, me forjaron con aptitudes óptimas para adoptar apasionadamente todo lo bueno y mejor que hallara en el hombre y en la sociedad.

Y porque nací rebelde y enemigo de opresiones y de injusticias y porque la escuela de la vida me había duramente aleccionado, al comunismo libertario me entregué en cuerpo y alma cuando a las puertas de mi conciencia llamaron sus aldabonazos eufóricos.

¿Y cómo podía el destino obrar de otra suerte, si en aquellos momentos trascendentales la historia había imprimido ya en la comunidad hispana sus designios decisivos?

¡Cuán hermosa, cuán magnífica aquella eclosión desbordante de juventud libertaria! ¡Apenas traspasados los umbrales de la adolescencia y ya promesas sólidas y maduras del más bello y humano de los ideales! Amador Franco, Benito Milla, José Peirats: tres botones de muestra entre tantos otros de aquella legión de Quijotes libertarios, cuyos corazones eran regados por una sangre pura y joven y cuyas mentes resplandecían de horizontes infinitos. Niños-hombres, en cuya convicción e inteligencia descansaban ya los puntales gráticos del anarquismo español. Poetas románticos de un ideal eterno, que no necesitaban más que el fluído mágico de su verbo encendido para levantar las almas hasta regiones de éxtasis vivificante....

Municipios libres, fraternidad humana, cariño y respeto mutuos, educación y cultura, distribución equitativa de la riqueza producida, colaboración entusiasta y generosa en el trabajo y en la organización, cuidado amoroso de la infancia y de la vejez, hombres y mujeres sanos de cuerpo y de espíritu...

Y más y más, porque para que así fuese sólo hacía falta que tú y yo creyésemos en que el hombre podía ser feliz, inmensamente feliz, totalmente feliz, con muchas menos riquezas materiales y algunas más espirituales. ¿Qué podía interesarnos a nosotros la acumulación del capital individual, si poseíamos —y poseeríamos siempre— las garantías materiales y morales que nos serían indispensable en nuestro tránsito por la vida?

Todo eso lo sabían aquellos hombres imberbes y lo decían con un entusiasmo y una sinceridad profundas. Iluminados de tanta belleza, con afán de apostolado expandían la buena nueva entre los hombres sedientos de ventura. Y los hombres creían en ellos y les seguían porque una voz interior les aseguraba que el comunismo libertario era posible, y no solamente posible sino indispensable a la obtención de su dicha sobre la Tierra...

. . . . . .

Treinta años han transcurrido... ¡Treinta años! Tres veces el tiempo necesario para haber hecho de España el más fragante de los vergeles y del español el más feliz de los mortales.

Con el alma desgarrada, las Juventudes Libertarias abandonaron la tierra que les vio nacer acogiéndose a la limosna hipócrita de un exilio degradante que, con desprecio, les dieron las naciones que les habían traicionado. Sus miembros que no habían podido incorporarse al éxodo sufrieron en el interior los rigores de un vencedor implacable y sin entrañas.

¿Cuántos quedan aún, y en qué situación, de aquellos jóvenes buenos, inteligentes y cultos? ¿Cuantos pisan todavía el suelo firme de esta tierra que ellos soñaban transformar en Edén? ¿Dónde estáis, vanguardia iluminada, desinteresada y altruísta de la Confederación Nacional del Trabajo? ¿Por qué desiertos espirituales cabalgan tristes Rocinantes, caballeros de la hermosa figura y del amor a flor de labio, Quijotes lúcidos del más bello ideal?

Allí donde os halléis, a vosotros va mi abrazo, mi cariño... y estas lágrimas fugaces que no puedo contener...

La revolución social en España

(Viene de la pág. 4.)

mente se acusaban en la mayoría de los pueblos rurales.

El Consejo de Economía estudió detenidamente la cuestión y halló una fórmula que podía ser una solución. Para que fuera perfecta sólo le faltó haber precisado de una manera clara y concreta qué debía hacerse con las tierras incautadas. En las bases reguladoras y en el capítulo dedicado a la tierra, el Consejo de Economía estipula que la tierra pertenece a la nación y que debe ser expropiada la gran propiedad sin excepción y la pequeña correspondiente a personas desafectas al Régimen. Esta tierra, que no debe pertenecer a nadie, es decir, que no puede ser enajenada, ni vendida, ni hipotecada por ningún particular, debe entregarse en usufructo a las organizaciones obreras para que éstas la cultiven bajo el sistema y las bases que ellas mismas establezcan libremente tras amplia discusión. Pero tanto si se deciden por el sistema colectivista, como si prefieren el individualista, o como si aceptan ambos métodos a la vez, la producción obtenida debe pasar íntegra a la cooperativa de producción y consumo que ha de crearse inmediatamente en cada pueblo para que ésta la distribuya. La adquisición de semillas, fertilizantes, maquinaria, etc., es misión propia de la cooperativa, como lo es asimismo el pago de los tributos, la venta de la producción, la gestión de créditos, la asistencia técnica y la creación y sostenimiento de escuelas técnico-profesionales, de laboratorios para el estudio de la genética de las plantas, de granjas experimentales, de sistemas de riego, etc. Una vez vendida la cosecha y atendidas todas las cargas que sobre ella gravitaran, el beneficio líquido, si lo hubiere, debía repartirse entre los labradores en proporción a los productos aportados por cada uno, reservándose la cooperativa el 10 por 100 de los mismos con destino al fondo de compensación del Consejo de Economía.

Esto hubiera sido una buena solución si al mismo tiempo se hubiese dejado bien establecido si la tierra debía parcelarse y repartirse entre todos los vecinos de cada pueblo para después de este reparto emprender la forma de cultivo que los parcelarios determinaran. Pero el Consejo de Economía no especificó esto, y sus buenas intenciones resultaron estériles, puesto que el potro de batalla lo constituía la cuestión del reparto.

El campesino, pues, prescinde del Consejo de Economía y se dispone a ensayar el sistema colectivista. Los Sindicatos poseen toda la tierra incautada. A la vez han incautado aperos de labranza, cosechas, abonos almacenados. Pero esto no basta para comenzar la explotación. Se necesita, además, dinero para poder abonar a cada trabajador el subsidio familiar necesario para subsistir en tanto se obtienen las primeras cosechas. Había cuentas corrientes embargadas por los Municipios y por los mismos Sindicatos, y a ellas se recurre. También se venden las cosechas requisadas y se comienza la faena. Lo más grave era que los colectivistas poseían más tierras de las que podían cultivar de un modo adecuado, en tanto que los pequeños propietarios no poseían la suficiente. Esto debía traducirse en una disminución de la producción que nadie podía aceptar en nombre de nada, sobre todo siéndonos tan necesario vivir de nuestros propios medios y atender a las necesidades de la guerra, cada día mayores.

No cabe duda que los trabajadores del campo han hecho cuanto les ha sido posible porque la producción no disminuya, convencidos de que la guerra había de ganarse tanto trabajando como guerreando. Pero tampoco cabe la menor duda que la producción ha disminuído debido a que no supimos conciliar en la práctica las dos tendencias que venimos señalando. Nosotros no queremos censurar ni criticar. Nos proponemos sólo exponer. Sin embargo, no podemos evitar que al señalar errores que lamentamos vivamente, nuestras opiniones personales se manifiesten. Ni podemos ni queremos. Los partidarios de las colectividades ocuparon desde el principio del movimiento la verdadera posición revolucionaria. No fueron respetuosos ni con los intereses ni con las personas. En algunos pueblos la colectividad fue posible gracias a la imposición de la minoría. Pero esto, cuando se razone serenamente una vez pasada la borrasca, se verá que es propio de toda revolución. No se puede ensayar nada nuevo en el orden político, social y económico sin herir intereses que la víspera se consideraban sagrados y sin incurrir en errores de bulto. El error principal de las colectividades campesinas ha estribado en que sus partidarios no han sabido realizar la labor de captación necesaria para evitar enemigos y para atraerse por la persuasión a la mayoría. El sistema es bueno. Si las colectividades campesinas se afirman y se logra esquivar los escollos que han de presentarle el egoísmo de grupo, tan nefasto y reprobable como el individual, ellas serán el embrión de una sociedad nueva. Desde luego habrán salvado la economía nacional y habrán acabado al mismo tiempo con la ignominia representada por la explotación del hombre por el hombre. No es poco. Lo doloroso es que, habiendo podido llegar al mismo resultado sin crearse antipatías, en algunas poblaciones se ha hecho el sistema inaplicable en un sentido general, debido a la falta de tacto de los colectivistas.

Nosotros hemos observado en numerosos pueblos rurales que no se exponen razones de peso contra las colectividades. Incluso sus naturales enemigos, los grandes propietarios desposeídos, encuentran que tienen un valor indudable, infinitamente superior en todos los órdenes al sistema fenecido. Lo que se critica no es el sistema en sí, sino los medios de experimentación. Es decir, que si la colectividad se hubiera organizado por libre acuerdo de sus componentes, y atendiendo a las razones que exponían los pequeños propietarios, con toda seguridad se habría llegado al mismo resultado, aunque con mucha menos oposición.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda obra nueva. Nadie es capaz de trazar y aplicar un plan absolutamente perfecto. Mucho menos en cuestiones en las cuales ha de intervenir la muchedumbre. Los que hacen labor en contra de las colectividades, no teniendo en cuenta sino los errores en que han incurrido, son tan injustos como los que las combaten porque han herido sus intereses particulares o porque no les han permitido redondear su hacienda propia anexionándole una parte de las tierras incautadas a los facciosos.

Las colectividades campesinas han hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camaradas del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde nuestros campesinos alienta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseíto por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

(Del debate sobre Problemas de la Revolución en Valencia, 1937.)

NECROLOGICA

Joaquín Pérez

Más conocido entre los compañeros por el apodo de «Escarchofeta», el que en vida fue un activo militante de la C.N.T., Joaquín Pérez, acaba trágicamente de desaparecer para siempre.

Obrero portuario por las circunstancias del destierro, el día 21 de enero, por la mañana y cuando acababa de terminar su trabajo en el puerto de Marsella, dispuesto a regresar a su hogar, una camioneta criminal lo atropellaba cuando él iba con su «mobilette» por su derecha en búsqueda de un reposo bien ganado.

Trasladado seguidamente al hospital, donde permaneció varios días entre la vida y la muerte, la ciencia, a pesar de sus sabios esfuerzos, no pudo salvarlo, falleciendo víctima de sus trágicas heridas el día 31.

Joaquín Pérez, natural de la provincia de Castellón de la Plana, a los diecisiete años de edad se trasladó a Barcelona, formándose como militante en la popular barriada de Sans y actuando en la misma y en el Ramo del Agua del sindicato Fabril y Textil.

Forjador en el exilio, entre otros muchos compañeros, de la F. L. de Marsella, siempre se distinguió por su actividad anónima, pero consecuente en pro de la Organización y de las ideas libertarias.

Tenía cincuenta y ocho años y deja a su compañeras y dos hijos aún menores de edad.

El entierro, civil, tuvo lugar el día 1.º de febrero, siendo una grandiosa manifestación de tanta concurrencia como asistió al mismo.

Vivía en la popular e hispanísima barriada de Saint-André, donde era querido por sus habitantes por el ejemplo constante que daba a todos por lo cual tanto acompañamiento a su última morada tuvo.

Gran cantidad de compañeros de trabajo y de la Organización acudieron igualmente al entierro, estando presentes en el mismo representaciones orgánicas de las FF. LL. de Marsella y de Saint-Henri, como también de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza.

Uno más que nos deja y la lista, desgraciadamente, se va alargando. Sólo nos queda la esperanza a los que aún vivimos de pronto retornar a España, liberada del fascismo que la oprime, para asegurar la continuidad histórica y práctica de la C. N. T. y del Movimiento Libertario.

Una víctima más de la explotación del hombre por el hombre, aunque indirectamente. Un hombre que la C.N.T. pierde para siempre. Una pérdida irreparable para la F. L. de Marsella.

Aunque no nos leyerás, ten la seguridad de que, moralmente y solidariamente, nos abandonaremos a tu buena compañera y a tus hijos, a los cuales, así como a su familia de España, os acompañamos en el dolor.

El Secretariado

El discurso del payaso

HAY que tener la sangre de horchata para no decir nada respecto al discurso escrito por un escritor de profesión, y pasado por la radio española en la noche del 30 de diciembre y leído por el propio caudillo Franco.

No hay peor ridiculez que querer aparentar lo que no se es. El sabihondo que se encargó de escribir este chocho y anticuado discurso de fin de año 1965, tal vez supo lo que quiso decir; pero el que lo leyó, repitiendo, éste no lo sentía, no le salía de dentro. Tras atrapársele una y otra vez la lengua, más que un jefe de Estado dirigiéndose a la nación, se nos representaba una vieja cotorra legañosa, como decimos por allí.

No acertamos a comprender cómo en épocas como las que corren, se puedan decir tamañas sandeces, hacer tanto el ridículo, el perfecto payaso.

Que no se nos confunda a todos los españoles por lo que éste dijera. Que no se nos mida con el mismo metro fascista elpardino, ni se nos compare al que leyó tanto papelorio en la noche del 30 de diciembre; es lo que exigimos. El hecho de que el *mesías* de Madrid «hable» con tanta pobreza, poco nos importa a los exiliados, a la clase trabajadora en su mayoría; esto, sin contar con tantísimos hombres de letras que en España están, y que se avergonzarán de tanta pasada.

Bien conocemos el paño, españoles que somos, sabiendo que el discurso de fin de año leído por Franco en la radio fue prefabricado, obra de encargo, aunque se introdujeran ciertas cosillas de actualidad, tales como el hecho de la intervención papal en la tregua de la guerra, para que durante los días de nochebuena cesaran de matarse los hombres, se bombardearan los pueblos indefensos, murieran tantísimos niños en el Vietnam. ¡Con tantos como mató y sigue matando en España, por balas y hambre, con la complicidad del propio Pablo VI y otros papas de Roma. Con tantísimos hogares como se destruyeron en España, por orden de la entidad papal que ahora tanto blasona de justicia y paz en la tierra.

Nos alegramos de haber tenido ocasión y paciencia de seguir el discurso, desde el hilo hasta el ovillo, representándosenos al que lo leía, ya cansado de tanto leer, con la sola compañía de su bendita señora. Pensábamos que hasta el propio Franco maldecía al que le escribió lata tan larga y complicada. Sería por eso que leía tan soso, con boz blanda, amorfa, y mil veces anodina. No sabía cuando empezaba o terminaba; si cuando desafiaba o gritaba. Todo lo recorrió en sesenta minutos de tabarra, para no enterarse ni él mismo de lo que aquello quería decir. Y todo porque al día siguiente, otro presidente, con más solvencia moral y política, hiciera su aparición en la pequeña pantalla francesa. Franco, una vez más y como siempre, quiso ser de los que van delante, como el cuanto del cabo gastador.

Aparentar, dar que hablar a los diarios de todas las naciones, publicar su retrato, ser comentado, discutido en la calle o en el café.

Estas son cosas, como decía mi pobre abuela, que en paz descanse: Hombre chiquitín, embustero y bailarín.

RODAMA

Inconsecuencias

GRANDES daños causaron siempre las malas acciones en nuestros medios libertarios y de lucha. Tropezoneros y resbaladizos los ha habido siempre en nuestros medios, pero ni en el pasado ni en el presente se les notaba tan descarado afán de acabar con la savia verdadera que alienta al movimiento de reivindicación proletaria.

El deseo demasiado viejo de introducir en nuestros medios libertarios la mala semilla reformista, huele a una verdadera inconsecuencia, o quizá algo peor.

El reformismo no se contenta con introducirse en los medios proletarios. Sus aspiraciones llegan a más lejos; ansían el control, el mando, para disponer a su antojo de las masas como el ganadero dispone de sus rebaños de ovejas, o carneros lanudos. Hace ya mucho años, Luben había denominado a esta suerte de inconsecuentes «veletas, sin más norma de finalidad que girar eternamente en los círculos viciosos del insaciable egoísmo». Claro está, que todas las grandes organizaciones hoy día están pegadas como moluscos del Cantábrico a las milenarias rocas bañadas por las aguas del Estado patrón. Y éste, aunque se titulara demócrata, da siempre lo que en buena lógica dan todos los Estados, ya que no hay en ellos otras diferencias que las establecidas entre las enfermedades, que algunas son pasajeras y otras son mortales; pero enfermedad buena no hay ninguna, como tampoco ningún Estado bueno. Cualquiera que sea su nombre, y cuando la hora se presenta, se impone a todo deseo de igualdad reprimiéndolo sobre el físico de los igualitarios.

Y aquí cabe, pues, señalar las inconsecuencias, incluso las de hombres que desde su más tierna edad han sido fogueados en nuestras luchas defendiendo la libertad del individuo, y hoy nos salen con un insólito cambio de rumbo, sin ni siquiera dar una muniosa ojeada al pasado. Por donde quiera que examinemos al Estado, éste acumula sobre sí una montaña de crímenes y des leyes contra natura.

La inconsecuencia imperdonable de todo el compañero que sin ese quiere presentarse, es que a estas alturas clame sin sonrojarse la torpe pretensión de ser uno de los puntales de ese mismo Estado, fragua en donde cada gobernante es un herrero fraguador de cadenas, a base de impuestos, leyes, reglamentos y toda de limitaciones; cadenas para maniatar al hombre. Porque el político, en cuanto ocupa un puesto, sólo mira presentar algo nuevo sin importarle a quienes perjudica, con tal de beneficiarse junto con el capitalismo.

R. LONE

EL TEATRO EN ESPAÑA

A propósito de la muerte de Alejandro Casona

SE me presentó por primera vez, en una tarde de sol, en el «Café Regina», de Madrid, de cara a la calle de Alcalá. Me traía palabras elogiosas de Enrique de Mesa, de Julio Romero de Torres, de Julio Camba y de nuestro paisano Pepín Díaz Fernández. Casona era muy joven y ya le empezaba la calvicie. Ni alto ni bajo, usaba una chalina al desgaire. Era maestro de escuela y quiso saber mi opinión sobre su poesía «El Sapo», que traía en papel de barba y enrollado en lla mano. Me lo leyó y me pareció bien. Quedamos de acuerdo en quitarle algunas palabras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relámpago y un trueno con el estreno de «Nuestra Natacha» que, desgraciadamente, con «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casona, unas en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villablino, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas del Narcea y en Pola de Allande. Subimos a lo alto de Cangas del Narcea y conocimos el pueblo de Besuyo con la casona que luego ha de tomar como apellido Alejando Rodríguez Alvarez. El cielo estaba en nuestros brazos y abajo el río Narcea relumbraba en truchas de plata.

Casona vivió bastantes años de destierro en la Argentina. Como Benjamín Jarnés, como Pedro de Répide, como el toro que busca las tablas, Casona volvió a España y su teatro fue la panacea del día, lo cual no es extraño, puesto que él y García Lorca son los que se apartan de la vieja generación teatral, como los Quintero, Benavente y otros muchos. García Lorca, que fue un poeta completo y se truncó para el teatro, quedó muerto en Granada. Casona retorna a España también presintiendo su muerte. Sus triunfos fueron estruendosos, pero a buen seguro que ocultaba las lágrimas en el corazón aunque llevase en las cara la flor de la sonrisa.

El teatro nuevo de España se queda ahora sin los dos brazos principales: Federico García Lorca y Alejandro Casona. Casona tuvo bastante de Lorca en su principio. Después se independizó y adquirió su personalidad definitiva. Sin estos dos autores, el teatro en España queda casi desierto.

Alfonso SANCHEZ DE HUELVA

COMUNICADOS

S. I. A. DE MONTAUBAN

Convoca a todos sus adherentes y amigos a la asamblea general del domingo, día 13 de marzo, a las diez horas de la mañana, en el Café de la Comedia. Orden del Día de interés para todos, rogándose numerosa asistencia. Invitación que hacemos extensiva a las localidades próximas a esta villa.

F. L. DE DECAZEVILLE

Ruega a todos sus afiliados asistan a la asamblea que tendrá lugar el domingo, día 13 de marzo, a las nueve y media.

F. L. DE TOURS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 13 de marzo, a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE DRANCY

Convoca asamblea para el día 13 de marzo. Exposición y análisis de los acuerdos recaídos.

CALENDARIO S.I.A. - RUTA DE CARACAS

Quedan a disposición de los compañeros varios ejemplares de este artístico y útil Calendario a precio voluntario con destino integral a la suscripción pro compañeros Ancianos o Inválidos. Pedirlo a esta Administración.

REGIONAL CATALANA, TOULOUSE

Para el día 20 de marzo, a las 10 de la mañana, en la Gran sala del café Borios, tendrá lugar la conferencia anunciada, primera del ciclo, por el conocido militante anarcosindicalista, Francisco Isgleas, que versará en torno al siguiente tema: *La regional catalana (Sus luchas pasadas, su presente y su futuro).*

EXPOSICION DEL LIBRO ANARQUISTA

Tendrá efecto del 6 al 13 de marzo inclusive en Montpellier y en el local de S.I.A., 21, rue Vallat, a cargo del Groupe Anarchiste Français. En esta venta-exposición figurarán obras de J. Grave, P.J. Proudhon, Bakunin, Kropotkin, S. Faure, E. Malatesta, L. Lecoin, Ch. A. Bontemps, R. Rocker, Han Ryner, Max Stirner, W. Godwin, A. Lorenzo, R. Mella, P. Vallina, E. Relgis, G. Nicolaï, etc., unos en francés y otros en español. Invitación a todos, especialmente a los compañeros españoles. Horas de apertura: de las 17 a las 20, en días laborables, sábado de 15 a 20, y todo el día los domingos.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea el domingo 13 de marzo a las 9 y media de la mañana. Se ruega puntualidad y asistencia.

S. I. A. DE NIMES

Sábado 19 de marzo, asamblea general de afiliados y simpatizantes en el local social.

REUNION DES AMIS DE HAN RYNER

Dimanche 13 mars à 14 h. 45, 114 bis, rue de Vaugirard. Causerie de Louis Simon: *Charles Baudouin, l'homme, le penseur, le poète, l'ami.*

Invitation cordiale aux sympathisants.

* * *

Le nº 80 des «Cahiers des Amis de Han Ryner» est paru. (3, Allée du Château, 93-Pavillons s-Bois). Au sommaire: Vingt années, par Louis Simon; Ce que je dois à Han Ryner, par Georges Pion; Les Esclaves, par Jacques Fréhel; de Han Ryner: sur Octave Mirbeau, deux songes de Néo-Stoïcus, dialogue inédit, etc.

CORREO DE REDACCION

—M. T., Grenoble. El comunicado lo pasamos al Boletín Interior por ser la norma establecida.

—M. O. Por razón parecida, lo destinaremos al Boletín si no dispones lo contrario.

EXITO ARTISTICO

TOULOUSE. — El grupo artístico «Terra Lliure» formado por artistas aficionados pertenecientes a la Confederación Nacional del Trabajo ha dado en Toulouse una interesante función a beneficio de la Cruz Roja de la República Española. En el programa hubo representaciones teatrales de obras españolas y francesas, música —española y extranjera— danzas, recitados, etc. El éxito ha sido patente. (O.P.E.)

EN BURDEOS

Domingo 13 de marzo

Organizado por la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio y con la participación de los grupos artísticos «Cultura Popular» y «Cruz Salido», se celebrará una representación teatral en el Foyer Municipal « Salle Son Tay », bajo el siguiente programa:

1.º «Le commisaire est bon enfant». Comedia en un acto de G. Courteline.
2.º «Retablillo de Don Cristóbal». Sugestiva comedia en un acto de Federico García Lorca.
3.º Cuadro folklórico.

A continuación de «Los motivos del lobo», de Rubén Darío.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Cordes (Tarn): N. Gutiérrez, 13 F. *Allevard:* Pereira, 15. *Villeurbanne:* Ballesta (Fachet), 23. *Roanne:* Antonio López, 10. *Castres:* Henri Bas, 3. *Rueil-Malmaison:* Juan Castillo, 13. *Perigueux:* Orellana, 13. *Le Havre:* José Vidaller, 63. *París:* Gual, 5; Una compañera, 10; Durán, de *Ivry*, 10; Berthe et Jacques, 10; Pradas, 5; Manent, 10. Total, 203 F.

BALANCE VENTA TURRONES

	F	F
Total global ventas.		4.537,95
Importe total fact.	2.995,87	
Envíos, sellos y gastos diversos, transportes	203,50	
Deducciones por dinero sobrante y turrones no servidos.	74,50	
Total	3.273,85	3.273,85
Beneficio total ..		1.264,10

Guerrero, Marsheim (B.-Rh.), ha dispuesto de sus 21 F por cuenta Librería, Pablo López, de Cauderan (Gironde), tiene 25,50 F a su favor de los envíos, y José Calvet, de la Rochelle (Chte-Mme.), puede disponer de sus 28 F al no serle servidos los turrones de dicho envío.

F. L. DE TOULOUSE

El sábado día 12, en nuestro domicilio social de la Bolsa del Trabajo y a las 9 de la noche, esta F. L. celebrará Asamblea general.

ADMINISTRATIVAS

—Gutierrez, Montreal (Canadá). Recibidos cheque y carta. De acuerdo con lo que indicáis para el futuro.

—Casals, Combs-la-Ville. Recibido giro de 47 frs. Distribución indicada.

—Martín José, Montmorency (S. et O.) Recibido giro 40 frs. pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-66.

—Torres José, Marseille. Recibido giro 25 frs. Pagas «C.S.» hasta 31-12-66.

—G. Rondós, Thuir (P.O.) Giro de 36 frs. «C. S.» 390 y «Umbral» 48.

NOTA A TENER EN CUENTA

Para los efectos de giros, no enviar a nombre de «Combat Syndicaliste» o «Umbral» o Librería, Correos pone inconvenientes, y los giros son devueltos.

Detallando el destino en el dorso del talón, los envíos deben ir dirigidos a nombre de Soriano y a su CCP 14103 62, como indica el periódico, o a nombre de Roque Llop 24, rue Ste. Marthe, París (X), CCP 13507 56.

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

17 de abril de 1966

NO se trata de una de las fecha de las catalogadas como históricas. Es un día simple que se acerca con una promesa para nosotros: la de la Jornada Confederal del año, el día que reune a toda la familia confederal y libertaria de la región parisina y extensiones, en haz apretado de hermandad, o compañerismo. En nuestra Jornada no hay diferencias de nación ni clima, ni siquiera de posiciones. Es la fecha de todos, y conjuntamente a su esplendor todos contribuímos. Al llamado de la Confédération Nationale du Travail con sede en la «Tour d'Aubergne», franceses, españoles, italianos y búlgaros (y queda abrazo para otros) nos movilizamos presurosos a fin de que Mitin mañanero y Festival tardero adquieran la fuerza expansiva y solidaria de costumbre para crédito de una A.I.T. y que la publicidad enemiga tanto nos regatea.

El censo de compañeros italianos en esta región no es muy crecido en razón a la inexistencia de dictadura en su tierra de origen; el número de compañeros búlgaros no es muy amplio comparado con el de los españoles, si bien son bastantes y muy estimables por su fuerza de inteligencia y de emoción ideológica, lo cual certificamos por haber convivido con ellos. Los amigos franceses, sindicalmente minoritarios, empiezan a registrar altas de compañeros jóvenes excelentemente preparados, y contando con la anuencia y el entusiasmo de éstos y de los bregados se puede predecir una participación compañeril francesa de gran estima. En cuanto a los españoles, veámoslos —veámonos— por ahí siempre numerosos, bulliciosos, en proa a la solución de problemas interminables, prueba de dinamismo y calor de vida, que no siempre se reduce a una exteriorización de caracteres meridionales, sino que a menudo aporta colaboración y gestos de provecho.

Queda otra perspectiva saludable referente a los libertarios de la ville lumière, con sus grupos erróneamente interpretados estáticos, en pausa de crisis, cuando por fortuna es lo contrario. Según relación habida con ellos, una corriente juvenil libertaria se está incrementando con vigor y seguridad, fenómeno éste muy halagüeño para cuantos, individuos u organismos, nos reclamamos de procedencia moral bakuninista. Ya era hora de que los compañeros exteriores pudiéramos apreciar, en la página social que tenemos abierta ante los ojos, algo más que movimientos obreros y doctrinarismos marxistizados, impregnados de rojo-Moscú, de carmín pekinés, o de jauresismo en parte adulterado. No es que las posiciones obreristas del país nos induzcan a desconsideración o a menosprecio. Cada clima produce sus setas. Pero, en idealistas desarraigados, errabundos, nos da placer, nos reconforta la presente suma de voluntades libertarias «autóctonas» en constante aumento. No háy tanta razón para sentirse, en búlgaro, italiano o español, semi-perdido o solitario obligado. El mundo no es insensible y nuestra Idea se reafirma inmanente. El mundo podrá complacerse con sus locuras, con sus yerros, pero le llega un momento que comprende. Ahora, por cercanía de este momento entrevisto, la juventud se aproxima, y así es fácil conste en el calor «mutualista» del 17 de abril, esto és, en nuestra típica, solidaria y fraternalísima Jornada.

Hay, también, por estas tierras, numerosos portugueses y españoles que deben conocernos, que deben frecuentarnos, que deben recibir el abrazo de hermandad libertaria que les ofrecemos, o estamos obligados a ofrecerles. No todo en ellos es superficialidad y cuentas de dinero, por lo demás bien sudado. Existe en ellos corazón y sentido de la situación de desarraigo en que viven. Atraigámosles, para que aprendan de nosotros, y a la vez aprender nosotros de ellos. Lo que interesa es ensanchar la familia. Y enriquecerla mediante un caudal de buenas y numerosas voluntades, y mejorarnos eliminando cada cual sus posibles prejuicios.

El 17 de abril está a la vista. Que cada cual trabaje lo suficiente para abrillantar esa fecha que, sin aliento confederal y libertario, sería un día más de aburrimiento calendariano.

PARIS, PALACIO DE LA MUTUALIDAD
PARA EL 17 de ABRIL PROXIMO:

Fiesta Fraternal y Solidaria

Bajo los auspicios de la Confédération Nationale du Travail

Prosiguiendo el orden del Programa que se va gestando, hoy nos cabe la satisfacción de presentar a la simpática y brillante artista

YVONNE SOLAL

ventajosamente conocida de nuestro público por haber presidido varios de estos Festivales de Arte y de Solidaridad obrera cada uno de los cuales parece inaugurar la Primavera cenetista de cada año.

YVONNE SOLAL está dispuesta a encontrarse, el 17 de abril que se aproxima, con la numerosa concurrencia internacional e internacionalista que al influjo de la bondad y de lo fraternal libertario se acumula anualmente en nuestro Festival del Palais de la Mutualité. Mezclada a la buena plana de artistas que vamos presentando, YVONNE SOLAL nos complacerá con sus donosas travesuras de dama que sabe presentar espectáculos al gusto de un público — el nuestro— que tanto conoce y estima.

***

Las FF. LL. vecinas y los compañeros de donde sea que se propongan acudir al Festival, deben apresurarse a pedir entradas, si es que tratan de coger plazas bien situadas.

YVONNE SOLAL

VIAJE LIBERTARIO
A TRAVES DE AMERICA LATINA

(Fragmento de un trabajo de Max Nettlau.)

CUANDO los capitalistas no imponen huelgas ruinosas a la F.O.R.A., se ve obligada a perder el tiempo con los *fusionistas*. Los militantes no veían aquella situación con buenos ojos. Prueba de ello que siguieron con interés el esfuerzo de compañeros que acumalaban una cantidad importante de materiales nuevos al animar el Suplemento de *La Protesta* y editar los numerosos libros y folletos de aquella editorial precisamente cuando las ediciones libertarias eran difíciles en España a consecuencia del régimen dictatorial. Renació la vida intelectual del tiempo de Gori y estuvo en buen camino hacia 1930, cuando se interpuso en septiembre la dictadura argentina. Desde entonces pareció general el deseo de no mantener disidencias, de reflexionar y buscar un terreno de concordia. Lo atestiguan las tesis de los presos de Villa Devoto publicadas en enero de 1932 y la importancia del Segundo Congreso Anarquista de Rosario (13 a 17 de septiembre del año 1932). Se comprende que la F.O.R.A. no era lo único; que faltó mucho que hacer al dedicarse exclusivamente a las huelgas del momento aquella organización, huelgas que no tenían fin, que no dejaban espacio para pensar en otra cosa y que iban envenenándose y complicándose de día en día. Cuando los trabajadores bonaerenses acababan de ganar una empeñada huelga contra poderosa empresa de capital norteamericano, es muy probable que la victoria fuera aprovechada para reaccionar contra ella el Poder, siendo aquella reacción el punto de partida que permitió la intriga de sustituir a Irigoyen (que tenía en su hoja de servicios las matanzas de Santa Cruz) por el dictador Uriburu, quien invadió la capital argentina con fuerza armada. Las huelgas habían absorbido excesiva actividad. Se comprendió en 1932 en momentos represivos y se trata de superar aquel estado de cosas. Creo que está ya dado el paso definitivo al comprenderse generalmente en la Argentina la necesidad de ampliar e intensificar los esfuerzos libertarios.

***

Por el gran número de publicaciones, folletos y libros, en la Argentina como en España, y por lo que respecta a este último país, la propaganda y los editores hicieron que las ideas anarquistas llegaran a ser accesibles en la última década del siglo pasado a los trabajadores y a la juventud de los distintos países americanos, influyendo también la inmigración y el desplazamiento de tantos camaradas. Se adhirieron individualmente y en grupo a las ideas anarquistas elementos preparados por la propaganda. El hecho de que fuera fundado el primer periódico o de que se manifestaran públicamente los grupos no significa que se iniciara localmente la actividad anarquista; significa más bien que tras un periodo de duración indefinida se daba un momento favorable para determinar aquel lanzamiento público. Raramente pueden señalarse características anteriores. Sólo se exceptúan Montevideo y Méjico, de cuyos países pueden fijarse las fechas iniciales en 1870 y hasta de 1865. Las fechas de los grandes acontecimientos en los demás países han de ser fijadas con anterioridad.

A partir de la Internacional, la filiación de las organizaciones es tal vez la más regular en Montevideo. Si se exceptúan los últimos años, con sus represiones y extradiciones vergonzosas, el Uruguay vivió largos periodos de tranquilidad política y social; tranquilidad política y social única en América latina. Montevideo se convirtió en seguro asilo de refugiados. Por otra parte, la expresión que se daba allí a las ideas anarquistas y a la lucha sindical fue moderada en extremo, tranquila y sosegada, al estilo de Suiza. Las persecuciones y demás inconvenientes tuvieron poca importancia si se compara el Uruguay con otras tierras y exceptuando siempre estos últimos años de represión. Puede reconstituirse el pasado por las cartas de 1872 con el sello «Sección Uruguaya de la Asociación Internacional de los Trabajadores», Montevideo; por un periódico, *El Internacional* desde 5 de mayo de 1878 a las tres series de *La Solidaridad* actual, que empezó el 15 de julio de 1912, precedida de *La Federación* y de *La Emancipación* del 1.° de mayo de 1907, órganos siempre de la F.C.R.U. (Federación Obrera Regional Uruguaya). Hubo muchas series de periódicos anarquistas y sindicalistas, como series de folletos y revistas y poca literatura libertaria vehemente, una literatura que podría calificarse de poco prudente. Ignoro si el carácter sosegado se debe a la vida tranquila del país uruguayo o a la vecindad de Buenos Aires, que atrae a los espíritus más expansivos, caso de los escritores y artistas de combate, algunos de los cuales procedían de Montevideo. Ha debido darse en la capital uruguaya una propaganda constante y múltiple, pero no me sería posible destacar un nombre prestigioso en el Uruguay en el curso de medio siglo. Las publicaciones naturistas y los *Studi Sociali* de Fabbri proceden de Montevideo, siendo inapreciables para la historia del Movimiento italiano. Se produjeron también en Montevideo bastantes traducciones escogidas, pero —y probablemente debido a mi falta de información— sin que añadieran nada nuevo a las características de nuestra literatura.

Por lo que respecta al Paraguay, se publicó un manifiesto en 1892 por

por MAX NETTLAU

el grupo «Los hijos del Chaco», manifiesto intervenido y perseguido por las autoridades y que parece ser el primer documento libertario. El primer periódico libertario de que tengo noticia es *El Despertar*, órgano de la Federación Regional Paraguaya (Asunción) 1° de mayo de 1906. La misma organización publicó *La Huelga*, conferencia de Rafael Barret en aquel 1° de mayo, un folleto de 11 páginas en 12°. *Renovación* de 1920 aparecía todavía en 1926, último órgano que he podido ver. Por entonces apareció una serie de folletos editados por la Agrupación «El Combate».

Junto al esfuerzo de algunos grupos y al esfuerzo sindicalista del Centro Obrero Regional del Paraguay, que existiría sin la guerra del Chaco y la dictadura que han paralizado la vida intelectual y moral, se dio la extraordinaria figura de Rafael Barret. Había ya pasado un poco de largo ante ella, lo confieso, porque había quien hablaba un poco en exceso de sus grandes dolores, de su tragedia, de su tolstoismo (en el sentido de la pasividad) y hasta quedaba cubierto de cierta inundación verbal como en cierto librito de Buenos Aires. Creo que Barret es realista, incisivo, maestro en la lucha pamfletaria en el mejor de los sentidos; fue tal vez la primera inteligencia literaria entre los que nutren las columnas de la prensa libertaria de su lengua, y si hubo quien demostró más espíritu y más verbo que Barrett, si se dio el caso de un Ghiraldo, carece del fondo ético que tiene aquél, fondo admirable, digno de que se haga de él un atributo vital en vez de cubrirlo de lágrimas.

Hay en su obra pensamientos anarquistas, capaces de servir de base a nuestras reflexiones futuras sobre el tema, desflorando apenas por un análisis serio, y hay también una tremenda crítica expresada en forma inusitada. Es necesario restaurar la figura de Barrett, su vida y su obra. Para superar los bosquejos biográficos es preciso ahondar en los datos directos, huyendo del que no pueda tener autenticidad. Poco se yo de aquel hombre; lo que se publicó sobre él después de 1930 me es desconocido.

Si pasamos del Paraguay a Chile entramos en un triste solar autoritario militarista, de clima duro, y con una explotación capitalista extrema, explotación que fomenta una esclavitud particularmente ruda y monótona para extraer del suelo productos minerales de curso universal. Por los puertos chilenos del Pacífico entraron las ideas socialistas de procedencia norteamericana, particularmente las de los I. W. W. (Trabajadores Industriales del Mundo) que tenían cierto vigor y cierto impulso, pero nada tenían de libertarias. También entraron en Chile las tácticas bolcheviques. A consecuencia del lado flaco de América latina, a consecuencia de su carácter débil en cuanto a las ideas, cundió en el continente el autoritarismo con más eficacia que la fascinación prebolchevique que afectó a mucha gente en la Argentina.

La propaganda anarquista debió ser muy débil antes de 1890. Vemos, por ejemplo, una carta de Chile en *Solidaridad* de Sevilla, 10 de noviembre de 1899, sin que en ella se haga referencia a aquella propaganda, pero *El Oprimido* apareció en 1893; en Santiago (el número 2) y en Valparaíso (el número 4). Hubo cierto número de pequeños periódicos por el estilo en fechas esparcidas hasta 1913 y sin duda posteriormente. *El Acrata*, *La Campaña*, *La Agitación*, *La Rebeldía*, *La Luz*, *La Revuelta*, *La Protesta*, *Luz y Vida*, etc. Hubo también órganos de oficio como uno en 1905 en Santiago, *El Alba* de la Federación de Trabajadores en Chile (Santiago); *La Batalla*, periódico anarquista (1912) fue de larga duración hasta 1926 o más. No faltaron otros órganos desde 1920 a 1930, pero en un tono más precario cada vez.

Poco influidas las masas obreras por las ideas anarquistas y por el movimiento sindicalista, se impresionaron ante el brío de los I. W. W. y también ante las promesas comunistas. La juventud de las Escuelas, respondiendo al movimiento expansivo, produjo la revista *Claridad* —a imagen y semejanza de *Clarté* de París—, que bien pronto recibió la influencia de algunos intelectuales de aspecto solvente, pero manipulados, en realidad por comunistas tipo Barbusse. Descendió el precio del nitrato y se dieron casos extraordinarios de intrusismo yanqui, provocando la reacción del nacionalismo chileno, que llegó al rojo vivo, con los consiguientes variedades escenográficas, después de caer Ibáñez y del régimen Grove, etc. En resumen ocurrió como en Cuba, con la diferencia de que en Chile los sindicalistas de la Confederación General de Trabajadores hicieron causa común con Grove, comprometiéndose hasta un punto que ignoro, como ignoro también si se rehicieron. Los anarquistas quisieron organizar su primer Congreso a fines de 1933. No sé si esto último significa que se suelten las amarras de las organizaciones autoritarias que sólo hubieran podido soterrar las ideas libertarias apenas nacidas en un medio duro poco propicio.

(Terminará)

DE MI CALENDARIO

Las ventajas del exilio

16 DE MAYO

por Eugenio Relgis

EL exilio no es siempre lo mismo, en sus características y repercusiones, para el prófugo solitario y los emigrantes políticos que constituyen agrupaciones más o menos organizadas y respaldadas por sus compatriotas establecidos desde mucho tiempo en los países hospitalarios. Un ruso, un búlgaro, un húngaro que ha logrado salir de su país sometido a un régimen opresor y desembarcar en las tierras americanas, tiene que enfrentar la tremenda soledad en medio de una sociedad que lo desconoce, y volver a empezar desde cero la «lucha por la existencia». Este desterrado, aun si tiene algún amigo o pariente, no goza del apoyo firme y hasta generoso de una colectividad nacional con sociedades mutualistas, clubs, hospitales, grandes empresas económicas e instituciones culturales. Esta colectividad es como una «patria chica» en la nueva patria; y esta última es, en gran parte, obra de las emigraciones anteriores, durante varias generaciones y aun durante siglos. Es el caso de los españoles, los portugueses, los italianos, especialmente en la América latina, y aun de los franceses, alemanes, judíos, sin olvidar a los anglosajones en Norteamérica.

Si el exilio individual es muy a menudo trágico, es también una escuela de energía, una prueba de resistencia, el descubrimiento de posibilidades insospechadas en el país natal. Hablar de las ventajas del exilio, ya no es en nuestros días abandono, ofensa o traición para con la «madre patria». Al contrario, las emigraciones políticas se vuelven tan propicias a los verdaderos intereses de la patria de origen, como fueron antes las emigraciones económicas en masa. En este sentido, el ejemplo de los españoles —casi un millón en varios países americanos y europeos— que prefirieron el destierro a la dictadura Franco-falangista, es imponente e instructivo por su amplitud y diversidad social e ideológica.

«En nuestra emigración —escribía Manuel Díaz Marta en una serie de artículos, CNT, México— se encuentra una representación auténtica y completa de la sociedad española, que abarca desde los humildes obreros a profesionales destacados, comprendiendo agricultores, industriales, comerciantes, militares y empleados. Abundan las personas que tenían reconocido prestigio cultural o que lo han adquirido en el destierro, como pueden atestiguarlo los claustros de tantas Universidades de América y de Europa que han incorporado a emigrados españoles; predominan, sin embargo, los elementos populares, las gentes medias y sencillas, en proporción nunca antes conocida ni en España ni en otros países.»...

El autor no ignora que la diversidad de la emigración política, representación genuina del pueblo español, según se encause, puede llevar a una vida varia y rica o trocarse en antagonismos estériles. Este último peligro se puede evitar si la argamasa de la diversidad nacional está compuesta de comprensión mutua y de tolerancia. «Un quehacer compartido y un espíritu de colaboración y convivencia son preferibles a la «unificación» de que tanto se habla».

Esta es la conclusión del debate acerca del exilio político y económico. Muchos españoles (agreguemos: y los de otra nacionalidad) ya han comprendido que por encima de las vanas contiendas políticas, perduran las realidades supranacionales, la universalidad humana en la diversidad de las tareas individuales. «La necesidad y la liberación de rutinas y prejuicios que impone el exilio, ha impulsado a los españoles desterrados a ejercer toda clase de tareas productivas y de actividades económicas con una perseverancia que no soñaban cuando estaban en España.» Ocupaciones constructivas, en vez del parasitismo en la burocracia gubernamental, en la milicia, en el foro, etc. «La incorporación de estos emigrados a la economía de nuestra era, capacitada para elevar el nivel medio y abolir la pobreza, es un hecho; y un hecho que contrasta con la economía retardataria que prevalece en España.»

Lo que nos interesa más, a nosotros, es el progreso cultural. Es realmente extraordinaria la preocupación cultura en la emigración. «Si observamos a cualquiera de las familias que conocemos —insiste Díaz Marta— notaremos que la preparación escolar que han dado a los hijos supera a lo acostumbrado en su medio. En casi todos los hogares de emigrados hubo estrecheces económicas y en muchos las hay todavía, mas a pesar de ellas los padres, con sacrificios a veces muy grandes, han logrado sostener los estudios de los hijos hasta grados universitarios, o cuando menos hasta niveles muy superiores a los que ellos alcanzaron en su juventud.»

El progreso logrado por la labor positiva de los emigrados españoles, no ha llegado todavía a España misma, sometida a la dictadura desde más de veinte años: «Sólo lo han obtenido hasta ahora los países acogedores, que en justa compensación a su hospitalidad han cosechado frutos de la intensa actividad cultural y económica desplegada por los emigrados. Pero no es aventurado predecir que el país de origen, España, ha de beneficiarse en un futuro cercano de tantos y tan duros trabajos y peripecias como han pasado sus hijos»...

Estos testimonios acerca de la emigración española, valen para las otras emigraciones y los países respectivos. Y quizás mucho más para los exiliados de lejanos países, de la Europa oriental —satélites en la órbita de una despiadada dictadura que se quiere mundial—, solitarios y fieles desterrados que siguen, en América también, su penoso trabajo, sin embargo redentor, para los hermanos amordazados de hoy y para los libertadores de mañana.

Fluorescencias

1

Todo acto de libertad y justicia en el cual ponemos nuestro impulso, nuestro pensamiento y nuestra acción, es, en principio, salubre, aunque algunas veces las más bellas acciones y los mejores anhelos sean echados en el pantano del retroceso al tropezar con el lastre de una multitudinaria fuerza inconsciente.

2

Es cierto que SI SE QUIERE no existe nada que al individuo le impida rebelarse contra el yugo que lo oprime.

3

No venimos a la vida a sufrir; pero el cruel desorden actual todo lo dispone a propósito para hacer del ser humano un verdadero habitante del «valle de lágrimas» que los sacerdotes de todas las sectas han prometido hasta alcanzar el «más allá»..., mientras que ellos la han gozado y la gozan de lo lindo acá.

4

Los progresos de la ciencia —«de los rusos, norteamericanos...» y etc.— no pertenecen, como lo pretenden sus mandamases, a esos Estados. El progreso en el campo de la ciencia, como en todos los campos habidos y por haber, pertenece y es obra de la humanidad en pleno.

5

SUEÑO DEL HOMBRE

Respiraré un segundo en la pradera,
deshojaré mi canto en la colina
y cuando el sol enrojecido muera
me bañaré en su sangre purpurina.
¿No he de romper mi numen? Algún [día
la débil barca llegará a la rada...
Y aquella vieja ruta de agonía
quedará muy atrás, abandonada...
Si; he de cantar aunque mi estrofa [deje
un himno raro de dolor callado
que el vano mundo entre mi pecho [teje.
Y cuando escuche de mi llamada el [grito,
partiré cual piloto entusiasmado
hacia ese mal azul del infinito.

COSMOS

La revolución social en España
LABOR CONSTRUCTIVA EN EL CAMPO

por R. N. H.

CON el sistema de incautaciones determinado por las circunstancias se planteó en seguida en las poblaciones rurales un problema de una delicadeza extraordinaria, singularmente en Cataluña y Levante.

Ya sabemos que existía un acuerdo firmado por todos los partidos del Frente Popular y por las dos centrales sindicales, por el cual nos comprometíamos todos a respetar la pequeña propiedad, siempre, claro está, que el pequeño propietario no fuera fascista. Haciendo honor a este acuerdo desde un principio se empieza por respetar la pequeña propiedad, pero no al pequeño arrendatario. Las tierras arrendadas en parcelas que constituían la gran propiedad en las dos regiones mencionadas, fueron incautadas casi totalmente. No se cobra al colono o arrendador el canon correspondiente, pero tampoco se le autoriza para continuar cultivando. De otra parte, toda la tierra expropiada pertenece en usufructo a los Sindicatos de campesinos, que deben cultivarla como sea más conveniente, mas no fomentando la pequeña propiedad. Incluso a los labradores pertenecientes a lo que se ha venido llamando la burguesía rural, que no hicieron causa común con los facciosos ni estaban calificados por sus ideas políticas como desafectos al Régimen, se les expropiaba cuanto ellos no pudieran cultivar directamente, por sí y con ayuda de sus familiares. Se pretendía así acabar con el asalariado.

Los jornaleros del campo, propiamente dichos, se encontraron de la noche a la mañana en posesión de la casi totalidad del término municipal y orientados por la minoría rebelde, que en todos los pueblos contribuyeron siempre a mantener vivo el fuego de la insumisión, se dispusieron a organizar la economía en régimen colectivo. No todos comprendían ni apetecían el sistema. Pero como la tierra y los útiles de producción estaban en manos de las organizaciones obreras, no había otro camino que aceptar ese sistema o emigrar. Por su parte, los pequeños propietarios, generalmente individuos amantes de la independencia personal, que habían luchado toda su vida imponiéndose privaciones y haciendo prodigios de economía y de resistencia física para ir adquiriendo la parcela necesaria para no depender de ninguno y no morir de hambre, esperaban no sólo que se les respetara la pequeña hacienda a tanta costa adquirida, sino que se hiciera un reparto equitativo de toda la tierra del término y se adjudicara a cada vecino el lote que fuera capaz de cultivar con el esfuerzo propio. Si después de esto se tomaba el acuerdo de colectivizar, podía colectivizarse. Si las opiniones estaban divididas se podía emplear el método individual y el colectivo, con sólo que los colectivistas unieran sus parcelas y se lanzaran al ensayo.

Naturalmente esta iniciativa no tiene aceptación. Los Sindicatos se han comprometido a respetar la pequeña propiedad, pero no a fomentarla. La tierra incautada no debe repartirse. Pertenece a la colectividad y únicamente tiene derecho a usufructuarla quien se una a la colectividad y haciendo donación de cuanto posea acepte la nueva ordenación de la economía.

El conflicto no tenía fácil solución. El pequeño cultivador no ve con simpatía el experimento que se proponen realizar los sindicatos. El suspiró siempre por la conquista de una forma de vida independiente, aunque no ociosa. Es fieramente individualista. Unirse a los demás y trabajar en el lugar que se le señale, sin que él pueda disponer libremente de sus cosechas ni dar a la tierra la labor que su experiencia y su gusto le dicten, le parece un retroceso. Y no cede. Aboga por que la tierra se distribuya equitativamente. Expone las razones en que se apoya, y como estas razones las comparten muchos de los jornaleros pertenecientes al Sindicato, ganan adeptos, se atraen a cuantos soñaron siempre con ser propietarios exclusivos de la tierra que se sienten capaces de fecundar con el propio esfuerzo.

Los partidarios de la colectivización no están dispuestos a ceder de ninguna manera. Ellos ocupan la verdadera posición revolucionaria El reparto equivale a la creación y consolidación de la pequeña burguesía y a mantener en vigor el absurdo sistema que tan pródigo ha resultado en calamidades y desdichas. No cederán a ningún precio. El que quiera participar de las conquistas de la revolución ha de sumarse sinceramente a la nueva corriente y aceptar el sistema colectivista, que es el germen de una sociedad sin hambrientos y sin amos.

Este conflicto existía en estado latente en la mayoría de los pueblos rurales al contituirse el Consejo de Economía de Valencia. Harto se comprendía que de no lograr llegar a una solución de concordia, la economía, en general, había de resentirse y sería además muy difícil evitar choques violentos entre los partidarios de las dos tendencias que tan fuerte-

(Pasa a la pág. 3)

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis